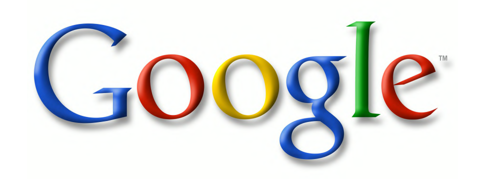
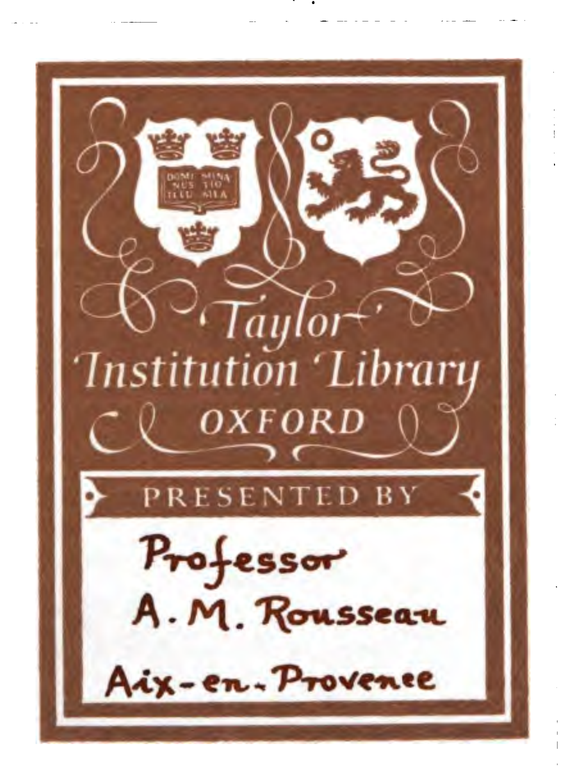
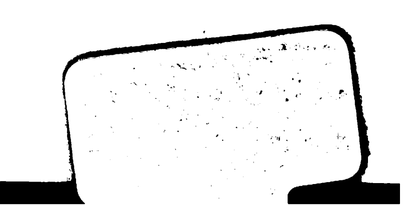



DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Professor
A. M. Rousseau
Aix-en-Provence



B[illegible]

# LA PRINCESSE DE BABILONE.

# LA PRINCESSE DE BABILONE.



---

*MDCCLXVIII.*





# LA PRINCESSE DE BABILONE.

§. I.

LE vieux Bélus Roi de Babilone se croyait le premier homme de la terre; car tous ses courtisans le lui disaient & ses historiographes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuser en lui ce ridicule c'est qu'en effet ses prédécesseurs avaient bâti Babilone plus de trente mille ans avant lui, & qu'il l'avait

embellie. On sait que son palais & son parc situés à quelques parasanges de Babilone, s'étendaient entre l'Euphrate & le Tigre qui baignaient ces rivages enchantés. Sa vaste maison de trois mille pas de façade s'élevait jusqu'aux nues. La plate-forme était entourée d'une balustrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portait les statues colossales de tous les rois & de tous les grands hommes de l'Empire. Cette plate-forme composée de deux rangs de briques couvertes d'une épaisse surface de plomb d'une extrémité à l'autre, était chargée de douze pieds de terre : & sur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de palmiers, de gérofliers, de cocotiers, de canneliers, qui formaient des allées impénétrables aux rayons du soleil.

Les eaux de l'Euphrate élevées

par des pompes dans cent colonnes creusées, venaient dans ces jardins remplir de vastes bassins de marbre; & retombant ensuite par d'autres canaux, allaient former dans le parc des cascades de six mille pieds de longueur, & cent mille jets-d'eau, dont la hauteur pouvait à peine être aperçue; elles retournaient ensuite dans l'Euphrate dont elles étaient parties. Les jardins de Sémiramis qui étonnèrent l'Asie plusieurs siècles après, n'étaient qu'une faible imitation de ces antiques merveilles; car du tems de Sémiramis tout commençait à dégénérer chez les hommes & chez les femmes.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Babilone, ce qui éclipsait tout le reste, était la fille unique du Roi nommée Formosante. Ce fut d'après ses portraits & ses statues que dans la suite des siècles Praxitèle sculpta son

Aphrodite, & celle qu'on nomma la Vénus aux belles fesses. Quelle différence, ô ciel! de l'original aux copies! Aussi Bélus était plus fier de sa fille que de son royaume. Elle avait dix-huit ans; il lui fallait un époux digne d'elle: mais où le trouver? Un ancien oracle avait ordonné que Formosante ne pourait apartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de Nembrod. Ce Nembrod le fort chasseur devant le Seigneur, avait laissé un arc de sept pieds babiloniques de haut, d'un bois d'ébène plus dur que le fer du mont Caucase qu'on travaille dans les forges de Derbent; & nul mortel depuis Nembrod n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encore que le bras qui aurait tendu cet arc tuerait le lion le plus terrible & le plus dangereux qui serait lâché dans le cirque de Babilone,

Ce n'était pas tout ; le bandeur de l'arc, le vainqueur du lion devait terrasser tous ses rivaux ; mais il devait sur-tout avoir beaucoup d'esprit, être le plus magnifique des hommes, le plus vertueux, & posséder la chose la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il se présenta trois rois qui osérent disputer Formosante, le Pharaon d'Egypte, le Shac des Indes, & le grand Kan des Scythes. Bélus assigna le jour & le lieu du combat à l'extrêmité de son parc, dans le vaste espace bordé par les eaux de l'Euphrate & du Tigre réunies. On dressa autour de la lice un amphithéatre de marbre qui pouvait contenir cinq cent mille spectateurs. Vis-à-vis l'amphithéatre était le trône du roi qui devait paraître avec Formosante accompagnée de toute la cour ; & à droite & à gauche entre le trône & l'amphi-

théatre, étaient d'autres trônes & d'autres siéges pour les trois Rois, & pour tous les autres Souverains qui seraient curieux de venir voir cette auguste cérémonie.

Le Roi d'Egypte arriva le premier, monté sur le bœuf Apis, & tenant en main le sistre d'Isis. Il était suivi de deux mille prêtres vétus de robes de lin plus blanches que la neige, de deux mille eunuques, de deux mille magiciens, & de deux mille guerriers.

Le Roi des Indes arriva bientôt après dans un char trainé par douze éléphans. Il avait une suite encore plus nombreuse & plus brillante que le Pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut était le Roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choisis, armés d'arcs & de fléches. Sa monture était un tigre superbe qu'il avait dompté, &

qui était auſſi haut que les plus beaux chevaux de Perſe. La taille de ce monarque impoſante & majeſtueuſe, effaçait celle de ſes rivaux; ſes bras nuds auſſi nerveux que blancs ſemblaient déja tendre l'arc de Nembrod.

Les trois Princes ſe proſternèrent d'abord devant Bélus & Formoſante. Le Roi d'Egypte offrit à la Princeſſe les deux plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zèbres, deux rats d'Egypte, & deux momies, avec les livres du grand Hermès qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare ſur la terre.

Le Roi des Indes lui offrit cent éléphants qui portaient chacun une tour de bois doré, & mit à ſes pieds le Veidam écrit de la main de Xaca lui-même.

Le Roi des Scythes qui ne ſavait ni lire ni écrire, préſenta cent chevaux de bataille couverts de houſſes de peaux de renards noirs.

La Princeſſe baiſſa les yeux devant ſes amants, & s'inclina avec des graces auſſi modeſtes que nobles.

Bélus fit conduire ces monarques ſur les trônes qui leur étaient préparés. Que n'ai-je trois filles? leur dit-il; je rendrais aujourd'hui ſix perſonnes heureuſes. Enſuite, il fit tirer au ſort à qui eſſaierait le premier l'arc de Nembrod. On mit dans un caſque d'or les noms des trois prétendants. Celui du Roi d'Egypte ſortit le premier; enſuite parut le nom du Roi des Indes. Le Roi Scythe en regardant l'arc & ſes rivaux, ne ſe plaignit point d'être le troiſiéme.

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille pages & vingt mille jeunes filles diſtribuaient ſans confuſion des rafraichiſſements aux ſpectateurs entre les rangs des ſiéges. Tout le monde avouait que les Dieux n'avaient établi les Rois

que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fussent diversifiées, que la vie est trop courte pour en user autrement, que les procès, les intrigues, la guerre, les disputes des prêtres qui consument la vie humaine sont des choses absurdes & horribles, que l'homme n'est né que pour la joie, qu'il n'aimerait pas les plaisirs passionnément & continuellement s'il n'était pas formé pour eux; que l'essence de la nature humaine est de se réjouïr & que tout le reste est folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits.

Comme on allait commencer ces essais qui devaient décider de la destinée de Formosante, un jeune inconnu monté sur une Licorne, accompagné de son valet monté de même, & portant sur le poing un gros oiseau, se présente à la barriére. Les gardes furent sur-

pris de voir en cet équipage une figure qui avait l'air de la divinité. C'était, comme on a dit depuis, le visage d'Adonis sur le corps d'Hercule; c'était la majesté avec les graces. Ses sourcils noirs & ses longs cheveux blonds, mélange de beauté inconnue à Babilone, charmèrent l'assemblée: tout l'amphithéatre se leva pour le mieux regarder: toutes les femmes de la cour fixèrent sur lui des regards étonnés. Formosante elle-même qui baissait toujours les yeux, les releva & rougit: les trois Rois pâlirent: tous les spectateurs en comparant Formosante avec l'inconnu, s'écriaient, il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui soit aussi beau que la Princesse.

Les huissiers saisis d'étonnement lui demandèrent s'il était Roi. L'étranger répondit qu'il n'avait pas cet honneur, mais qu'il était venu de fort loin par

curiosité pour voir s'il y avait des Rois qui fussent dignes de Formosante. On l'introduisit dans le premier rang de l'amphithéatre, lui, son valet, ses deux Licornes & son oiseau. Il salua profondément Bélus, sa fille, les trois Rois, & toute l'assemblée. Puis il prit place en rougissant. Ses deux Licornes se couchèrent à ses pieds, son oiseau se percha sur son épaule, & son valet qui portait un petit sac, se mit à côté de lui.

Les épreuves commencèrent. On tira de son étui d'or l'arc de Nembrod. Le grand maître des cérémonies suivi de cinquante pages & précédé de vingt trompettes, le présenta au Roi d'Egypte qui le fit bénir par ses prêtres; & l'ayant posé sur la tête du bœuf Apis, il ne douta pas de remporter cette première victoire. Il descend au milieu de l'arêne, il essaie, il épuise ses forces,

il fait des contorsions qui excitent le rire de l'amphithéatre, & qui font même sourire Formosante.

Son grand Aumonier s'aprocha de lui; Que vôtre Majesté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur qui n'est que celui des muscles & des nerfs: vous triompherez dans tout le reste. Vous vaincrez le Lion, puisque vous avez le sabre d'Osiris. La Princesse de Babilone doit apartenir au Prince qui a le plus d'esprit, & vous avez deviné des énigmes. Elle doit épouser le plus vertueux, vous l'êtes, puisque vous avez été élevé par les prêtres d'Egypte. Le plus généreux doit l'emporter, & vous avez donné les deux plus beaux crocodiles & les deux plus beaux rats qui soient dans le Delta. Vous possedez le bœuf Apis & les livres d'Hermès, qui sont la chose la plus rare de l'univers. Personne ne peut vous disputer Formo-

ſante. Vous avez raiſon, dit le Roi d'Egypte, & il ſe remit ſur ſon trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du Roi des Indes. Il en eut des ampoules pour quinze jours: & ſe conſola en préſumant que le Roi des Scythes ne ſerait pas plus heureux que lui.

Le Scythe mania l'arc à ſon tour. Il joignait l'adreſſe à la force; l'arc parut prendre quelque élaſticité entre ſes mains, il le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéatre à qui la bonne mine de ce Prince inſpirait des inclinations favorables, gémit de ſon peu de ſuccès, & jugea que la belle Princeſſe ne ſerait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu deſcendit d'un ſaut dans l'arêne, & s'adreſſant au Roi des Scythes, Que vôtre Majeſté, lui dit-il, ne s'étonne point de n'avoir

pas entiérement réussi. Ces arcs d'ébène se font dans mon païs ; il n'y a qu'un certain tour à donner. Vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier, que je n'en peux avoir à le tendre. Aussitôt il prit une fléche, l'ajusta sur la corde, tendit l'arc de Nembrod, & fit voler la fléche bien au delà des barriéres. Un million de mains aplaudit à ce prodige. Babilone retentit d'acclamations, & toutes les femmes disaient, quel bonheur qu'un si beau garçon ait tant de force!

Il tira ensuite de sa poche une petite lame d'yvoire, écrivit sur cette lame avec une aiguille d'or, attacha la tablette d'yvoire à l'arc ; & présenta le tout à la Princesse avec une grace qui ravissait tous les assistans. Puis il alla modestement se remettre à sa place entre son oiseau & son valet. Babilone entière était dans la surprise. Les trois Rois

étaient confondus, & l'inconnu ne paraissait pas s'en apercevoir.

Formosante fut encor plus étonnée en lisant sur la tablette d'yvoire attachée à l'arc ces petits vers en beau langage Caldéen.

L'arc de Nembrod est celui de la guerre ;
L'arc de l'amour est celui du bonheur ;
Vous le portez. Par vous ce Dieu vainqueur
Est devenu le maître de la terre.
Trois Rois puissants, trois rivaux aujourd'hui
Osent prétendre à l'honneur de vous plaire.
Je ne sais pas qui votre cœur préfère,
Mais l'univers sera jaloux de lui.

Ce petit madrigal ne fâcha point la Princesse. Il fut critiqué par quelques Seigneurs de la vieille cour, qui dirent qu'autrefois dans le bon temps on aurait comparé Bélus au Soleil, & Formosante à la Lune, son cou à une tour & sa gorge à un boisseau de froment. Ils dirent que l'étranger n'avait point

d'imagination, & qu'il s'écartait des régles de la véritable poësie ; mais toutes les dames trouvèrent les vers fort galants. Elles s'émerveillèrent qu'un homme qui bandait si bien un arc eût tant d'esprit. La Dame d'honneur de la Princesse lui dit ; Madame, voilà bien des talents en pure perte. De quoi servira à ce jeune homme son esprit & l'arc de Bélus ? à le faire admirer, répondit Formosante. Ah ! dit la Dame d'honneur entre ses dents, encor un madrigal, & il pourait bien être aimé.

Cependant Bélus ayant consulté ses mages déclara qu'aucun des trois Rois n'ayant pu bander l'arc de Nembrod, il n'en fallait pas moins marier sa fille, & qu'elle apartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abattre le grand Lion qu'on nourrissait exprès dans sa ménagerie. Le Roi d'Egypte qui avait été élevé dans toute la sagesse de son païs, trouva qu'il était

était fort ridicule d'exposer un roi aux bêtes pour le marier. Il avouait que la possession de Formosante était d'un grand prix; mais il prétendait que si le lion l'étranglait, il ne pourait jamais épouser cette belle Babilonienne. Le roi des Indes entra dans les sentimens de l'Egyptien; tous deux conclurent que le roi de Babilone se moquait d'eux; qu'il fallait faire venir des armées pour le punir; qu'ils avaient assez de sujets qui se tiendraient fort honorés de mourir au service de leurs maîtres sans qu'il en coutât un cheveu à leurs têtes sacrées; qu'ils détrôneraient aisément le roi de Babilone, & qu'ensuite ils tireraient au sort la belle Formosante.

Cet accord étant fait, les deux rois dépêchérent chacun dans leur païs un ordre exprès d'assembler une armée de trois cent mille hommes pour enlever Formosante.

Cependant, le roi des Scythes descendit seul dans l'arêne le cimeterre à la main. Il n'était pas éperduement épris des charmes de Formosante; la gloire avait été jusques là sa seule passion, elle l'avait conduit à Babilone. Il voulait faire voir que si les rois de l'Inde & de l'Egypte étaient assez prudens pour ne se pas compromettre avec des lions, il était assez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, & qu'il réparerait l'honneur du diadème. Sa rare valeur ne lui permit pas seulement de se servir du secours de son tigre. Il s'avance seul, légérement armé, couvert d'un casque d'acier garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui ait jamais été nourri dans les montagnes de l'Antiliban. Ses terribles grifes semblaient capables de

déchirer les trois rois à la fois, & sa vaste gueule de les dévorer. Ses affreux rugissemens faisaient retentir l'amphithéatre. Les deux fiers champions se précipitent l'un contre l'autre d'une course rapide. Le courageux Scythe enfonce son épée dans le gozier du lion; mais la pointe rencontrant une de ces épaisses dents que rien ne peut percer, se brise en éclats; & le monstre des forêts, furieux de sa blessure, imprimait déja ses ongles sanglans dans les flancs du monarque.

Le jeune inconnu touché du péril d'un si brave prince, se jette dans l'arêne plus prompt qu'un éclair; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carouzels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de maures ou des bagues.

Puis tirant une petite boëte, il la

présente au Roi Scythe, en lui disant; Votre Majesté trouvera dans cette petite boëte le véritable dictame qui croit dans mon païs. Vos glorieuses blessures seront guéries en un moment. Le hazard seul vous a empêché de triompher du lion; votre valeur n'en est pas moins admirable.

Le Roi Scythe plus sensible à la reconnaissance qu'à la jalousie, remercia son libérateur, & après l'avoir tendrement embrassé, rentra dans son quartier pour apliquer le dictame sur ses blessures.

L'inconnu donna la tête du lion à son valet; celui-ci après l'avoir lavée à la grande fontaine qui était au-dessous de l'amphithéatre, & en avoir fait écouler tout le sang, tira un fer de son petit sac, arracha les quarante dents du lion, & mit à leur place quarante diamans d'une égale grosseur.

Son maître avec sa modestie ordinaire se remit à sa place ; il donna la tête du lion à son oiseau : Bel oiseau, dit-il, allez porter aux pieds de Formosante ce faible hommage. L'oiseau part tenant dans une de ses serres le terrible trophée ; il le présente à la Princesse en baissant humblement le cou, & en s'aplatissant devant elle. Les quarante brillants éblouirent tous les yeux. On ne connaissait pas encor cette magnificence dans la superbe Babilone : l'émeraude, la topase, le saphir & le pirope étaient regardés encor comme les plus précieux ornements. Bélus & toute la Cour étaient saisis d'admiration. L'oiseau qui ofrait ce présent les surprit encor davantage. Il était de la taille d'une aigle, mais ses yeux étaient aussi doux & aussi tendres que ceux de l'aigle sont fiers & menaçans. Son bec était couleur de rose, & semblait tenir quel-

que chose de la belle bouche de Formosante. Son cou rassemblait toutes les couleurs de l'Iris, mais plus vives & plus brillantes. L'or en mille nuances éclatait sur son plumage. Ses pieds paraissaient un mélange d'argent & de pourpre ; & la queuë des beaux oiseaux qu'on attela depuis au char de Junon n'aprochait pas de la sienne.

L'attention, la curiosité, l'étonnement, l'extase de toute la cour, se partageaient entre les quarante diamants & l'oiseau. Il s'était perché sur la balustrade entre Bélus & sa fille Formosante ; elle le flattait, le caressait, le baisait. Il semblait recevoir ses caresses avec un plaisir mêlé de respect. Quand la princesse lui donnait des baisers, il les rendait, & la regardait ensuite avec des yeux attendris. Il recevait d'elle des biscuits & des pistaches qu'il prenait de sa patte purpurine & argentée,

& qu'il portait à ſon bec avec des graces inexprimables.

Bélus qui avait conſidéré les diamans avec attention, jugeait qu'une de ſes provinces pouvait à peine payer un préſent ſi riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étaient deſtinés aux trois monarques. Ce jeune homme, diſait-il, eſt ſans doute le fils du Roi de la Chine, ou de cette partie du monde qu'on nomme Europe dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique qui eſt, dit-on, voiſine du royaume d'Egypte.

Il envoya ſur le champ ſon grand écuyer complimenter l'inconnu, & lui demander s'il était ſouverain ou fils du ſouverain d'un de ces Empires, & pourquoi poſſédant de ſi étonnans tréſors il étoit venu avec un valet & un petit ſac?

Tandis que le grand écuyer avançait

vers l'amphithéatre pour s'acquitter de sa commission, arriva un autre valet sur une licorne. Ce valet adressant la parole au jeune homme, lui dit, Ormar votre pere touche à l'extrémité de sa vie, & je suis venu vous en avertir. L'inconnu leva les yeux au ciel, versa des larmes, & ne répondit que par ce mot, *Partons*.

Le grand écuyer après avoir fait les complimens de Bélus au vainqueur du lion, au donneur des quarante diamans, au maître du bel oiseau, demanda au valet de quel royaume était souverain le père de ce jeune héros? Le valet répondit, Son père est un vieux berger qui est fort aimé dans le canton.

Pendant ce court entretien l'inconnu était déja monté sur sa licorne. Il dit au grand écuyer, Seigneur, daignez me mettre aux pieds de Bélus

& de ſa fille. J'oſe la ſuplier d'avoir grand ſoin de l'oiſeau que je lui laiſſe ; il eſt unique comme elle. En achevant ces mots il partit comme un éclair ; les deux valets le ſuivirent, & on les perdit de vuë.

Formoſante ne put s'empêcher de jetter un grand cri. L'oiſeau ſe retournant vers l'amphithéatre où ſon maître avait été aſſis, parut très-affligé de ne le plus voir. Puis regardant fixement la princeſſe, & frottant doucement ſa belle main de ſon bec, il ſembla ſe vouër à ſon ſervice.

Bélus, plus étonné que jamais, aprenant que ce jeune homme ſi extraordinaire était le fils d'un berger, ne put le croire. Il fit courir après lui ; mais bientôt on lui raporta que les licornes ſur leſquelles ces trois hommes couraient, ne pouvaient être atteintes, & qu'au galop dont elles allaient, elles

devaient faire cent lieues par jour.

§. 2.

Tout le monde raiſonnait ſur cette avanture étrange, & s'épuiſait en vaines conjectures. Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamans ? pourquoi eſt-il monté ſur une licorne ? On s'y perdait, & Formoſante en careſſant ſon oiſeau, était plongée dans une réverie profonde.

La princeſſe Aldée ſa couſine iſſue de germaine, très-bien faite, & preſque auſſi belle que Formoſante, lui dit, Ma couſine, je ne ſais pas ſi ce jeune demi-dieu eſt le fils d'un berger ; mais il me ſemble qu'il a rempli toutes les conditions attachées à votre mariage. Il a bandé l'arc de Nembrod, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'eſprit, puiſqu'il a fait pour vous un aſſez joli impromptu. Après les quarante

énormes diamans qu'il vous a donnés, vous ne pouvez nier qu'il ne ſoit le plus généreux des hommes. Il poſſédait dans ſon oiſeau ce qu'il y a de plus rare ſur la terre. Sa vertu n'a point d'égale, puiſque pouvant demeurer auprès de vous, il eſt parti ſans délibérer dès qu'il a ſçu que ſon père était malade. L'oracle eſt accompli dans tous ſes points, excepté dans celui qui exige qu'il terraſſe ſes rivaux; mais il a fait plus, il a ſauvé la vie du ſeul concurrent qu'il pouvait craindre; & quand il s'agira de battre les deux autres, je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aiſément.

Tout ce que vous dites eſt bien vrai, répondit Formoſante. Mais eſt-il poſſible que le plus grand des hommes, & peut-être même le plus aimable, ſoit le fils d'un berger!

La dame d'honneur ſe mêlant de

la converſation, dit que très-ſouvent ce mot de berger était apliqué aux rois; qu'on les appelait bergers parce qu'ils tondent de fort près leur troupeau; que c'était ſans doute une mauvaiſe plaiſanterie de ſon valet; que ce jeune héros n'était venu ſi mal accompagné que pour faire voir combien ſon ſeul mérite était au-deſſus du faſte des rois, & pour ne devoir Formoſante qu'à lui-même. La princeſſe ne répondit qu'en donnant à ſon oiſeau mille tendres baiſers.

On préparait cependant un grand feſtin pour les trois Rois, & pour tous les Princes qui étaient venus à la fête. La fille & la niéce du Roi devaient en faire les honneurs. On portait chez les Rois des préſents dignes de la magnificence de Babilone. Bélus en attendant qu'on ſervit, aſſembla ſon Conſeil ſur le mariage de la belle Formo-

ſante, & voici comme il parla en grand politique.

Je ſuis vieux, je ne ſais plus que faire, ni à qui donner ma fille. Celui qui la méritait, n'eſt qu'un vil berger. Le Roi des Indes & celui d'Egypte ſont des poltrons; le Roi des Scythes me conviendrait aſſez, mais il n'a rempli aucune des conditions impoſées. Je vais encor conſulter l'oracle. En attendant, délibérez, & nous conclurons ſuivant ce que l'oracle aura dit; car un Roi ne doit ſe conduire que par l'ordre exprès des Dieux immortels.

Alors il va dans ſa chapelle; l'oracle lui répond en peu de mots ſuivant ſa coutume, *Ta fille ne ſera mariée que quand elle aura couru le monde.* Bélus étonné revient au Conſeil & raporte cette réponſe.

Tous les miniſtres avaient un profond reſpect pour les oracles; tous con-

venaient, ou feignaient de convenir qu'ils étaient le fondement de la religion ; que la raiſon doit ſe taire devant eux ; que c'eſt par eux que les Rois régnent ſur les peuples, & les Mages ſur les Rois ; que ſans les oracles il n'y aurait ni vertu, ni repos ſur la terre. Enfin, après avoir témoigné la plus profonde vénération pour eux, preſque tous conclurent que celui-ci était impertinent, qu'il ne fallait pas lui obéir ; que rien n'était plus indécent pour une fille, & ſurtout pour celle du grand Roi de Babilone, que d'aller courir ſans ſavoir où ; que c'était le vrai moyen de n'être point mariée, ou de faire un mariage clandeſtin, honteux & ridicule ; qu'en un mot, cet oracle n'avait pas le ſens commun.

Le plus jeune des miniſtres nommé Onadaſe, qui avait plus d'eſprit qu'eux, dit que l'oracle entendait ſans doute

quelque pélerinage de dévotion, & qu'il s'offrait à être le conducteur de la Princeſſe. Le Conſeil revint à ſon avis, mais chacun voulut ſervir d'Ecuier. Le Roi décida que la Princeſſe pourait aller à trois cent parazanges ſur le chemin de l'Arabie, à un temple dont le Saint avait la réputation de procurer d'heureux mariages aux filles, & que ce ſerait le Doyen du Conſeil qui l'accompagnerait. Après cette déciſion, on alla ſouper.

§. 3.

Au milieu des jardins, entre deux caſcades, s'élevait un ſalon ovale de trois cent pieds de diamètre, dont la voûte d'azur ſemée d'étoiles d'or repréſentait toutes les conſtellations avec les planettes, chacune à leur véritable place; & cette voute tournait ainſi que

le ciel par des machines auſſi inviſibles que le ſont celles qui dirigent les mouvemens céleſtes. Cent mille flambeaux enfermés dans des cilindres de criſtal de roche, éclairaient les déhors & l'intérieur de la ſalle à manger. Un buffet en gradins portait vingt mille vaſes ou plats d'or; & vis-à-vis le buffet, d'autres gradins étaient remplis de muſiciens. Deux autres amphithéatres étaient chargés, l'un des fruits de toutes les ſaiſons, l'autre d'amphores de criſtal où brillaient tous les vins de la terre.

Les convives prirent leurs places autour d'une table de compartiments qui figuraient des fleurs & des fruits, tous en pierres précieuſes. La belle Formoſante fut placée entre le roi des Indes & celui d'Egypte. La belle Aldée auprès du roi des Scythes. Il y avait une trentaine de princes, & cha-

chacun d'eux était à côté d'une des plus belles Dames du palais. Le Roi de Babilone au milieu, vis-à-vis de sa fille, paraissait partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier, & le plaisir de la garder encore. Formosante lui demanda la permission de mettre son oiseau sur la table à côté d'elle. Le Roi le trouva très bon.

La musique qui se fit entendre, donna une pleine liberté à chaque prince d'entretenir sa voisine. Le festin parut aussi agréable que magnifique. On avait servi devant Formosante un ragoût que le Roi son père aimait beaucoup. La Princesse dit qu'il fallait le porter devant sa Majesté; aussi-tôt l'oiseau se saisit du plat avec une dextérité merveilleuse, & va le présenter au Roi. Jamais on ne fut plus étonné a souper. Bélus lui fit autant de caresses que sa fille. L'oiseau reprit ensuite son vol pour retourner au-

près d'elle. Il déployait en volant une si belle queue, ses aîles étendues étaient tant de brillantes couleurs, l'or de son plumage jettait un éclat si éblouissant, que tous les yeux ne regardaient que lui. Tous les concertants cessèrent leur musique & demeurèrent immobiles. Personne ne mangeait, personne ne parlait, on n'entendait qu'un murmure d'admiration. La Princesse de Babilone le baisa pendant tout le souper, sans songer seulement s'il y avait des Rois dans le monde. Ceux des Indes & d'Egypte sentirent redoubler leur dépit & leur indignation, & chacun d'eux se promit bien de hâter la marche de ses trois cent mille hommes pour se venger.

Pour le Roi des Scythes, il était occupé à entretenir la belle Aldée: son cœur altier méprisant sans dépit les inattentions de Formosante, avait conçu pour elle plus d'indifférence que de co-

tère. Elle est belle, disait-il, je l'avoue, mais elle me parait de ces femmes qui ne sont occupées que de leur beauté, & qui pensent que le genre humain doit leur être bien obligé quand elles daignent se laisser voir en public. On n'adore point des idoles dans mon païs. J'aimerais mieux une laidron complaisante & attentive, que cette belle statue. Vous avez Madame autant de charmes qu'elle, & vous daignez au moins faire conversation avec les étrangers. Je vous avoue avec la franchise d'un Scythe, que je vous donne la préférence sur vôtre cousine. Il se trompait pourtant sur le caractère de Formosante: elle n'était pas si dédaigneuse qu'elle le paraissait; mais son compliment fut très bien reçu de la Princesse Aldée. Leur entretien devint fort intéressant: ils étaient très contents, & déja sûrs l'un de l'autre avant qu'on sortit de table.

Après le ſouper on alla ſe promener dans les boſquets. Le Roi des Scythes & Aldée ne manquèrent pas de chercher un cabinet ſolitaire. Aldée qui était la franchiſe même, parla ainſi à ce Prince.

Je ne hais point ma couſine, quoiqu'elle ſoit plus belle que moi, & qu'elle ſoit deſtinée au trône de Babilone : l'honneur de vous plaire me tient lieu d'attraits. Je préfère la Scythie avec vous à la couronne de Babilone ſans vous. Mais cette couronne m'apartient de droit, s'il y a des droits dans le monde ; car je ſuis de la branche ainée de Nembrod, & Formoſante n'eſt que de la cadette. Son grand-père détrona le mien & le fit mourir.

Telle eſt donc la force du ſang dans la maiſon de Babilone ! dit le Scythe. Comment s'appellait vôtre grand-père ? Il ſe nommait Aldée comme moi ; mon

père avait le même nom ; il fut relégué au fond de l'Empire avec ma mère : & Bélus après leur mort ne craignant rien de moi voulut bien m'élever auprès de sa fille. Mais il a décidé que je ne serais jamais mariée.

Je veux venger vôtre père & vôtre grand-père, & vous, dit le Roi des Scythes. Je vous réponds que vous serez mariée; je vous enléverai après demain de grand matin ; car il faut diner demain avec le Roi de Babilone, & je reviendrai soutenir vos droits avec une armée de trois cent mille hommes. Je le veux bien, dit la belle Aldée ; & après s'être donné leur parole d'honneur, ils se séparèrent.

Il y avait longtems que l'incomparable Formosante s'était allée coucher. Elle avait fait placer à côté de son lit un petit oranger dans une caisse d'argent, pour y faire reposer son oiseau.

Ses rideaux étaient fermés, mais elle n'avait nulle envie de dormir. Son cœur & son imagination étaient trop éveillés. Le charmant inconnu était devant ses yeux ; elle le voyait tirant une fléche avec l'arc de Nembrod ; elle le contemplait coupant la tête du lion ; elle récitait son madrigal ; enfin, elle le voyait s'échaper de la foule, monté sur sa licorne ; alors elle éclatait en sanglots ; elle s'écriait avec larmes, je ne le reverrai donc plus, il ne reviendra pas.

Il reviendra, Madame, lui répondit l'oiseau du haut de son oranger, peut-on vous avoir vuë & ne pas vous revoir ?

O ciel ! ô puissances éternelles ! mon oiseau parle le pur Caldéen ! En disant ces mots elle tire ses rideaux, lui tend les bras, se met à genoux sur son lit : Etes-vous un dieu descendu sur la ter-

re? êtes-vous le grand Orosmade caché sous ce beau plumage? Si vous êtes un dieu, rendez-moi ce beau jeune homme.

Je ne suis qu'une volatile, repliqua l'autre; mais je nâquis dans le tems que toutes les bêtes parlaient encore, & que les oiseaux, les serpents, les anesses, les chevaux & les grifons s'entretenaient familiérement avec les hommes. Je n'ai pas voulu parler devant le monde, de peur que vos dames d'honneur ne me prissent pour un sorcier: je ne veux me découvrir qu'à vous.

Formosante interdite, égarée, enyvrée de tant de merveilles, agitée de l'empressement de faire cent questions à la fois, lui demanda d'abord quel âge il avait. Vingt-sept mille neuf cent ans & six mois, madame; je suis de l'âge de la petite révolu-

tion du ciel que vos mages apellent la précession des équinoxes, & qui s'accomplit en près de vingt-huit mille de vos années. Il y a des révolutions infiniment plus longues, aussi nous avons des êtres beaucoup plus vieux que moi. Il y a vingt-deux mille ans que j'apris le Caldéen dans un de mes voyages. J'ai toujours conservé beaucoup de goût pour la langue Caldéenne; mais les autres animaux mes confrères ont renoncé à parler dans vos climats. — Et pourquoi cela, mon divin oiseau? — Hélas! c'est parce que les hommes ont pris enfin l'habitude de nous manger au lieu de converser & de s'instruire avec nous. Les barbares! ne devaient-ils pas être convaincus qu'ayant les mêmes organes qu'eux, les mêmes sentimens, les mêmes besoins, les mêmes désirs, nous avions ce qui s'apelle une ame tout

comme eux; que nous étions leurs frères, & qu'il ne fallait cuire & manger que les méchans? Nous sommes tellement vos frères, que le grand être, l'être éternel & formateur, ayant fait un pacte avec les hommes (*), nous comprit expressément dans le traité. Il vous défendit de vous nourir de notre sang, & à nous de succer le vôtre.

Les fables de votre ancien Locman, traduites en tant de langues, seront un témoignage éternellement subsistant de l'heureux commerce que vous avez eu autrefois avec nous. Elles commencent toutes par ces mots: *du tems que les bêtes parlaient*. Il est vrai qu'il y a beaucoup de femmes parmi vous qui parlent toujours à leurs chiens, mais ils ont résolu de ne point ré-

(*) Voyez le chap. 9. de la Genèse, & les chapitres 3. 18. & 19. de l'Ecclésiaste.

pondre depuis qu'on les a forcés à coups de fouët d'aller à la chasse, & d'être les complices du meurtre de nos anciens amis communs, les cerfs, les daims, les liévres & les perdrix.

Vous avez encore d'anciens poëmes dans lesquels les chevaux parlent, & vos cochers leur adressent la parole tous les jours, mais c'est avec tant de grossiéreté, & en prononçant des mots si infâmes, que les chevaux qui vous aimaient tant autrefois vous détestent aujourd'hui.

Le païs où demeure votre charmant inconnu, le plus parfait des hommes, est demeuré le seul où votre espèce sache encore aimer la nôtre & lui parler; & c'est la seule contrée de la terre où les hommes soient justes.

Et où est-il ce païs de mon cher inconnu ? quel est le nom de ce héros? comment se nomme son Empire?

car je ne croirai pas plus qu'il est un berger, que je ne crois que vous êtes une chauve-souris.

Son païs, Madame, est celui des Gangarides, peuple vertueux & invincible qui habite la rive orientale du Gange. Le nom de mon ami est Amazan. Il n'est pas roi ; & je ne sais même s'il voudrait s'abaisser à l'être ; il aime trop ses compatriotes : il est berger comme eux. Mais n'allez pas vous imaginer que ces bergers ressemblent aux vôtres, qui couverts à peine de lambeaux déchirés gardent des moutons infiniment mieux habillés qu'eux, qui gémissent sous le fardeau de la pauvreté, & qui payent à un éxacteur la moitié des gages chétifs qu'ils reçoivent de leurs maîtres. Les bergers Gangarides nés tous égaux, sont les maîtres des troupeaux innombrables qui couvrent leurs prés éter-

nellement fleuris. On ne les tuë jamais, c'eſt un crime horrible vers le Gange de tuer & de manger ſon ſemblable. Leur laine plus fine & plus brillante que la plus belle ſoye, eſt le plus grand commerce de l'Orient. D'ailleurs la terre des Gangarides produit tout ce qui peut flatter les déſirs de l'homme. Ces gros diamans qu'Amazan a eu l'honneur de vous offrir, ſont d'une mine qui lui apartient. Cette Licorne que vous l'avez vû monter, eſt la monture ordinaire des Gangarides. C'eſt le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible & le plus doux qui orne la terre. Il ſuffirait de cent Gangarides & de cent Licornes, pour diſſiper des armées innombrables. Il y a environ deux ſiècles qu'un roi des Indes fut aſſez fou pour vouloir conquerir cette nation: Il ſe préſenta ſuivi de dix mille éléphants & d'un million

de guerriers. Les Licornes percèrent les éléphans comme j'ai vû fur votre table des moviettes enfilées dans des brochettes d'or. Les guerriers tombaient fous le fabre des Gangarides, comme les moiffons de ris font coupées par les mains des peuples de l'Orient. On prit le roi prifonnier avec plus de fix cent mille hommes. On le baigna dans les eaux falutaires du Gange, on le mit au régime du païs, qui confifte à ne fe nourir que de végétaux prodigués par la nature pour nourir tout ce qui refpire. Les hommes alimentés de carnage & abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un fang aigri & adufte qui les rend fous en cent maniéres différentes. Leur principale démence eft la fureur de verfer le fang de leurs frères, & de dévafter des plaines fertiles pour régner fur des cimetiéres. On emploia fix mois

entiers a guérir le Roi des Indes de sa maladie. Quand les médecins eurent enfin jugé qu'il avait le pouls plus tranquile, & l'esprit plus rassis, ils en donnérent le certificat au Conseil des Gangarides. Ce Conseil ayant pris l'avis des Licornes renvoya humainement le Roi des Indes, sa sotte cour, & ses imbécilles guerriers dans leur païs. Cette leçon les rendit sages, & depuis ce temps les Indiens respectèrent les Gangarides, comme les ignorans qui voudraient s'instruire, respectent parmi vous les philosophes Caldéens qu'ils ne peuvent égaler. A propos, mon cher oiseau, lui dit la Princesse, y a-t-il une religion chez les Gangarides? — S'il y en a une? Madame, nous nous assemblons pour rendre grace à Dieu les jours de la pleine Lune; les hommes dans un grand temple de cédre, les femmes dans un autre de peur des

distractions; tous les oiseaux dans un bocage, les quadrupèdes sur une belle pelouse. Nous remercions Dieu de tous les biens qu'il nous a faits. Nous avons surtout des perroquets qui prêchent à merveille.

Telle est la patrie de mon cher Amazan, c'est là que je demeure; j'ai autant d'amitié pour lui qu'il vous a inspiré d'amour. Si vous m'en croyez, nous partirons ensemble, & vous irez lui rendre sa visite.

Vraiment, mon oiseau, vous faites là un joli métier, répondit en souriant la Princesse, qui brulait d'envie de faire le voyage, & qui n'osait le dire. Je sers mon ami, dit l'oiseau, & après le bonheur de vous aimer, le plus grand est celui de servir vos amours.

Formosante ne savait plus où elle en était; elle se croyait transportée hors de la terre. Tout ce qu'elle avait vu dans

cette journée, tout ce qu'elle voyait; tout ce qu'elle entendait, & surtout ce qu'elle sentait dans son cœur, la plongeait dans un ravissement qui passait de bien loin celui qu'éprouvent aujourd'hui les fortunés Musulmans, quand dégagés de leurs liens terrestres, ils se voient dans le neuviéme ciel entre les bras de leurs Ouris, environnés & pénétrés de la gloire & de la félicité célestes.

## §. 4.

Elle passa toute la nuit à parler d'Amazan. Elle ne l'appellait plus que son berger; & c'est depuis ce temps là que les noms de berger & d'amant sont toujours employés l'un pour l'autre chez quelques nations.

Tantôt elle demandait à l'oiseau si Amazan avait eu d'autres maîtresses.

Il répondait que non, & elle était au comble de la joye. Tantôt elle voulait ſavoir à quoi il paſſait ſa vie; & elle aprenait avec tranſport qu'il l'employait à faire du bien, à cultiver les arts, à pénétrer les ſecrets de la nature, à perfectionner ſon être. Tantôt elle voulait ſavoir ſi l'ame de ſon oiſeau était de la même nature que celle de ſon amant, pourquoi il avait vécu près de vingt-huit mille ans, tandis que ſon amant n'en avait que dix-huit ou dix-neuf. Elle faiſait cent queſtions pareilles auxquelles l'oiſeau répondait avec une diſcrétion qui irritait ſa curioſité. Enfin, le ſommeil ferma leurs yeux, & livra Formoſante à la douce illuſion des ſonges envoyés par les dieux, qui ſurpaſſent quelquefois la réalité même, & que toute la philoſophie des Caldéens a bien de la peine à expliquer.

Formosante ne s'éveilla que très tard. Il était petit jour chez elle quand le Roi son père entra dans sa chambre. L'oiseau reçut sa Majesté avec une politesse respectueuse, alla au devant de lui, battit des ailes, allongea son cou, & se remit sur son oranger. Le Roi s'assit sur le lit de sa fille, que ses rêves avaient encor embellie. Sa grande barbe s'aprocha de ce beau visage, & après lui avoir donné deux baisers, il lui parla en ces mots.

Ma chère fille, vous n'avez pu trouver hier un mari comme je l' spérais; il vous en faut un pourtant; le salut de mon Empire l'éxige. J'ai consulté l'òracle, qui comme vous savez ne ment jamais, & qui dirige toute ma conduite. Il m'a ordonné de vous faire courir le monde. Il faut que vous voyagiez. — Ah! chez les Gangarides sans doute, dit la Princesse; & en prononçant

ces mots qui lui échapaient, elle sentit bien qu'elle disait une sottise. Le Roi qui ne savait pas un mot de géographie, lui demanda ce qu'elle entendait par des Gangarides? elle trouva aisément une défaite. Le Roi lui aprit qu'il fallait faire un pélerinage; qu'il avait nommé les personnes de sa suite, le doyen des Conseillers d'Etat, le grand aumonier, une dame d'honneur, un médecin, un apoticaire & son oiseau avec tous les domestiques convenables.

Formosante qui n'était jamais sortie du palais du Roi son père, & qui jusqu'à la journée des trois rois & d'Amazan n'avait mené qu'une vie très insipide dans l'étiquette du faste & dans l'apparence des plaisirs, fut ravie d'avoir un pélerinage à faire. Qui sait, disait-elle tous bas à son cœur, si les Dieux n'inspireront pas à mon cher Gangaride le même désir d'aller à la

même chapelle, & si je n'aurai pas le bonheur de revoir le pélerin ? Elle remercia tendrement son père, en lui disant qu'elle avait eu toujours une secrette dévotion pour le Saint chez lequel on l'envoyait.

Belus donna un excellent diner à ses hôtes; il n'y avait que des hommes. C'étaient tous gens fort mal assortis; rois, princes, ministres, pontifes, tous jaloux les uns des autres; tous pesant leurs paroles, tous embarrassés de leurs voisins & d'eux-mêmes. Le repas fut triste, quoiqu'on y bût beaucoup. Les princesses restérent dans leurs apartemens, occupées chacune de leur départ. Elles mangérent à leur petit couvert. Formosante ensuite alla se promener dans les jardins avec son cher oiseau, qui pour l'amuser vola d'arbre en arbre en étalant sa superbe queuë & són divin plumage.

Le roi d'Egypte qui était chaud de vin, pour ne pas dire yvre, demanda un arc & des fléches à un de ſes pages. Ce prince était à la vérité l'archer le plus mal adroit de ſon royaume. Quand il tirait au blanc, la place où l'on était le plus en ſureté était le but où il viſait. Mais le bel oiſeau en volant auſſi rapidement que la fléche, ſe préſenta lui-même au coup & tomba tout ſanglant entre les bras de Formoſante. L'Egyptien en riant d'un ſot rire ſe retira dans ſon quartier. La princeſſe perça le ciel de ſes cris, fondit en larmes, ſe meurtrit les joues & la poitrine. L'oiſeau mourant lui dit tout bas, brulez-moi, & ne manquez pas de porter mes cendres vers l'Arabie heureuſe, à l'orient de l'ancienne ville d'Aden ou d'Eden, & de les expoſer au ſoleil ſur un petit bucher de géroſle & de canelle. Après

avoir proféré ces paroles, il expira. Formosante resta longtems évanouïe, & ne revit le jour que pour éclater en sanglots. Son père partageant sa douleur, & faisant des imprécations contre le roi d'Egypte, ne douta pas que cette avanture n'annonçât un avenir sinistre. Il alla vite consulter l'Oracle de sa chapelle. L'Oracle répondit, *mélange de tout; mort vivant, infidélité & constance, perte & gain, calamités & bonheur.* Ni lui, ni son Conseil n'y purent rien comprendre; mais enfin, il était satisfait d'avoir rempli ses devoirs de dévotion.

Sa fille éplorée pendant qu'il consultait l'Oracle, fit rendre à l'oiseau les honneurs funèbres qu'il avait ordonnés, & résolut de le porter en Arabie au péril de ses jours. Il fut brulé dans du lin incombustible avec l'oranger sur lequel il avait couché: elle en recueillit

la cendre dans un petit vase d'or, tout entouré d'escarboucles & des diamants qu'on ôta de la gueule du lion. Que ne put-elle, au lieu d'accomplir ce devoir funeste, bruler tout en vie le détestable Roi d'Egypte! c'était là tout son désir. Elle fit tuer dans son dépit les deux crocodiles, ses deux hippopotames, ses deux zèbres, ses deux rats, & fit jetter ses deux momies dans l'Euphrate; si elle avait tenu son bœuf Apis, elle ne l'aurait pas épargné.

Le Roi d'Egypte outré de cet affront partit sur le champ pour faire avancer ses trois cent mille hommes. Le Roi des Indes voyant partir son allié s'en retourna le jour même, dans le ferme dessein de joindre ses trois cent mille Indiens à l'armée Egyptienne. Le Roi de Scythie délogea dans la nuit avec la Princesse Aldée, bien résolu de venir combattre pour elle à la tête de

trois cent mille Scythes, & de lui rendre l'héritage de Babilone qui lui était dû, puiſqu'elle deſcendait de la branche ainée.

De ſon côté la belle Formoſante ſe mit en route à trois heures du matin avec ſa caravane de pelerins, ſe flattant bien qu'elle pourait aller en Arabie exécuter les derniéres volontés de ſon oiſeau, & que la juſtice des Dieux immortels lui rendrait ſon cher Amazan, ſans qui elle ne pouvait plus vivre.

Ainſi à ſon réveil le Roi de Babilone ne trouva plus perſonne. Comme les grandes fètes ſe terminent! diſait-il, & comme elles laiſſent un vuide étonnant dans l'ame quand le fracas eſt paſſé! mais il fut tranſporté d'une colère vraiment roiale, lorſqu'il aprit qu'on avait enlevé la Princeſſe Aldée. Il donna ordre qu'on éveillat tous ſes miniſtres, & qu'on aſſemblat le Conſeil. En

attendant qu'ils vinssent, il ne manqua pas de consulter son Oracle, mais il ne put jamais en tirer que ces paroles, si célèbres depuis dans tout l'univers, *quand on ne marie pas les filles, elles se marient elles-mêmes.*

Aussi-tôt l'ordre fut donné de faire marcher trois cent mille hommes contre le Roi des Scythes. Voilà donc la guerre la plus terrible allumée de tous les côtés, & elle fut produite par les plaisirs de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée sur la terre. L'Asie allait être désolée par quatre armées de trois cent mille combattans chacune. On sent bien que la guerre de Troye qui étonna le monde quelques siécles après n'était qu'un jeu d'enfants en comparaison ; mais aussi on doit considérer que dans la querelle des Troyens il ne s'agissait que d'une vieille femme fort libertine

qui s'était fait enlever deux fois; au lieu qu'ici il s'agissait de deux filles & d'un oiseau.

Le Roi des Indes allait attendre son armée sur le grand & magnifique chemin qui conduisait alors en droiture de Babilone à Cachemire. Le Roi des Scythes courait avec Aldée par la belle route qui menait au mont Immaüs. Tous ces chemins ont disparu dans la suite par le mauvais gouvernement. Le Roi d'Egypte avoit marché à l'Occident, & côtoyait la petite mer Méditerranée, que les ignorants Hébreux ont depuis nommé la grande mer.

A l'égard de la belle Formosante, elle suivait le chemin de Bassora planté de hauts palmiers qui fournissaient un ombrage éternel, & des fruits dans toutes les saisons. Le temple où elle allait en pélerinage était dans Bassora

même. Le Saint à qui ce temple avait été dédié, était à peu près dans le goût de celui qu'on adora depuis à Lampſaque. Non ſeulement il procurait des maris aux filles, mais il tenait lieu ſouvent de mari. C'était le Saint le plus fêté de toute l'Aſie.

Formoſante ne ſe ſouciait point du tout du Saint de Baſſora; elle n'invoquait que ſon cher berger Gangaride ſon bel Amazan. Elle comptait s'embarquer à Baſſora, & entrer dans l'Arabie heureuſe pour faire ce que l'oiſeau mort avait ordonné.

A la troiſiéme couchée, à peine était-elle entrée dans une hotellerie où ſes fouriers avaient tout préparé pour elle, qu'elle aprit que le Roi d'Egypte y entrait auſſi. Inſtruit de la marche de la Princeſſe par ſes eſpions, il avait ſur le champ changé de route ſuivi d'une nombreuſe eſcor-

te. Il arrive, il fait placer des sentinelles à toutes les portes, il monte dans la chambre de la belle Formosante, & lui dit, Mademoiselle, c'est vous précisément que je cherchais; vous avez fait très-peu de cas de moi lorsque j'étais à Babilone; il est juste de punir les dédaigneuses & les capricieuses: vous aurez s'il vous plait la bonté de souper avec moi ce soir; vous n'aurez point d'autre lit que le mien, & je me conduirai avec vous selon que j'en serai content.

Formosante vit bien qu'elle n'était pas la plus forte; elle savait que le bon esprit consiste à se conformer à sa situation; elle prit le parti de se délivrer du Roi d'Egypte par une innocente adresse; elle le regarda du coin de l'œil, ce qui plusieurs siécles après s'est appellé lorgner; & voici comme elle lui parla, avec une mo-

destie, une grace, une douceur, un embarras, & une foule de charmes qui auraient rendu fou le plus sage des hommes, & aveuglé le plus clairvoyant.

Je vous avoue, Monsieur, que je baissai toujours les yeux devant vous, quand vous fites l'honneur au Roi mon père de venir chez lui. Je craignais mon cœur, je craignais ma simplicité trop naïve : je tremblais que mon père & vos rivaux ne s'aperçussent de la préférence que je vous donnais, & que vous méritez si bien. Je puis à présent me livrer à mes sentiments. Je jure par le bœuf Apis, qui est après vous tout ce que je respecte le plus au monde, que vos propositions m'ont enchantée. J'ai déja soupé avec vous chez le Roi mon pére ; j'y souperai bien encor ici sans qu'il soit de la partie ; tout ce que je vous de-

demande, c'eſt que vôtre grand aumônier boive avec nous; il m'a paru à Babilone un très bon convive; j'ai d'excellent vin de Chiras, je veux vous en faire gouter à tous deux. A l'égard de vôtre ſeconde propoſition, elle eſt très engageante, mais il ne convient pas à une fille bien née d'en parler; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que je vous regarde comme le plus grand des Rois, & le plus aimable des hommes.

Ce diſcours fit tourner la tête au Roi d'Egypte; il voulut bien que l'aumonier fût en tiers. J'ai encor une grace à vous demander, lui dit la princeſſe, c'eſt de permettre que mon apoticaire vienne me parler; les filles ont toujours de certaines petites incommodités qui demandent de certains ſoins, comme vapeurs de tête, battements de cœur, coliques, étouf-

femens, auxquels il faut mettre un certain ordre dans de certaines circonstances; en un mot, j'ai un besoin pressant de mon apoticaire, & j'espère que vous ne me refuserez pas cette légère marque d'amour.

Mademoiselle, lui répondit le Roi d'Egypte, quoiqu'un apoticaire ait des vues précisément oposées aux miennes, & que les objets de son art soient le contraire de ceux du mien, je sais trop bien vivre pour vous refuser une demande si juste; je vais ordonner qu'il vienne vous parler en attendant le souper; je conçois que vous devez être un peu fatiguée du voyage; vous devez aussi avoir besoin d'une femme de chambre, vous pourez faire venir celle qui vous agréera davantage; j'attendrai ensuite vos ordres & vôtre commodité Il se retira; l'apoticaire & la femme de

chambre nommée Irla arrivèrent. La princesse avait en elle une entiére confiance; elle lui ordonna de faire aporter six bouteilles de vin de Chiras pour le souper, & d'en faire boire de pareil à tous les sentinelles qui tenaient ses officiers aux arrêts; puis elle recommanda à l'apoticaire de faire mettre dans toutes les bouteilles certaines drogues de sa pharmacie qui faisaient dormir les gens vingt-quatre heures, & dont il était toujours pourvu. Elle fut ponctuellement obéie. Le Roi revint avec le grand aumônier au bout d'une demi-heure: le souper fut très gai; le Roi & le prêtre vuidèrent les six bouteilles, & avouèrent qu'il n'y avait pas de si bon vin en Egypte; la femme de chambre eut soin d'en faire boire aux domestiques qui avaient servi. Pour la princesse, elle eut grande attention de n'en point boire,

boire, difant que fon médecin l'avait mife au régime. Tout fut bientôt endormi.

L'aumonier du roi d'Egypte avait la plus belle barbe que pût porter un homme de fa forte. Formofante la coupa très-adroitement ; puis l'ayant fait coudre à un petit ruban, elle l'attacha à fon menton. Elle s'affubla de la robe du prêtre, & de toutes les marques de fa dignité, habilla fa femme de chambre en facriftain de la déeffe Ifis ; enfin s'étant munie de fon urne & de fes pierreries, elle fortit de l'hôtellerie à travers les fentinelles qui dormaient comme leur maître. La fuivante avait eu foin de faire tenir à la porte deux chevaux prêts. La Princeffe ne pouvait mener avec elle aucun des officiers de fa fuite : ils auraient été arrêtés par les grandes gardes.

Formosante & Irla passérent à travers des hayes de soldats, qui prenant la Princesse pour le grand prêtre l'appellaient mon revérendissime père en Dieu, & lui demandaient sa bénédiction. Les deux fugitives arrivent en vingt-quatre heures à Bassora avant que le Roi fût éveillé. Elles quittèrent alors leur déguisement, qui eût pû donner des soupçons. Elles frétèrent au plus vite un vaisseau, qui les porta par le détroit d'Ormus au beau rivage d'Eden dans l'Arabie heureuse. C'est cet Eden, dont les jardins furent si renommés qu'on en fit depuis la demeure des justes; ils furent le modèle des Champs Elisées, des jardins des Hespérides, & de ceux des Iles Fortunées; car dans ces climats chauds les hommes n'imaginèrent point de plus grande béatitude que les ombrages & les murmures des eaux. Vivre

éternellement dans les Cieux avec l'Etre suprême, ou aller se promener dans le jardin, dans le Paradis, fut la même chose pour les hommes qui parlent toujours sans s'entendre, & qui n'ont pu guères avoir encor d'idées nette, ni d'expressions justes.

Dès que la Princesse se vit dans cette terre, son premier soin fut de rendre à son cher oiseau les honneurs funèbres qu'il avait éxigés d'elle. Ses belles mains dressèrent un petit bucher de gérofle & de canelle. Quelle fut sa surprise lors qu'ayant répandu les cendres de l'oiseau sur ce bucher elle le vit s'enflammer de lui-même. Tout fut bientôt consumé. Il ne parut à la place des cendres qu'un gros œuf, dont elle vit sortir son oiseau plus brillant qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut le plus beau des moments que la Princesse eût éprouvés dans toute sa vie; il n'y en avait qu'un qui pût lui

être plus cher ; elle le désirait, mais elle ne l'espérait pas.

Je vois bien, dit-elle à l'oiseau, que vous êtes le phénix dont on m'avait tant parlé. Je suis prête à mourir d'étonnement & de joye. Je ne croyais point à la résurrection, mais mon bonheur m'en a convaincue. La résurrection, Madame, lui dit le phénix, est la chose du monde la plus simple. Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une. Tout est résurrection dans ce monde ; les chenilles ressuscitent en papillons ; un noyau mis en terre ressuscite en arbre. Tous les animaux ensevelis dans la terre ressuscitent en herbes, en plantes, & nourrissent d'autres animaux dont ils font bientôt une partie de la substance : toutes les particules qui composaient les corps sont changées en différents êtres. Il est vrai que je suis le seul à qui le puissant Orosmade ait fait la gra-

ce de ressusciter dans sa propre nature.

Formosante qui depuis le jour qu'elle vit Amazan & le phénix pour la premiére fois, avait passé toutes ses heures à s'étonner, lui dit : Je conçois bien que le grand être ait pu former de vos cendres un phénix à peu près semblable à vous ; mais que vous soyez précisément la même personne, que vous ayez la même ame, j'avoue que je ne le comprends pas bien clairement. Qu'est devenue vôtre ame pendant que je vous portais dans ma poche après vôtre mort ?

Eh mon Dieu, Madame, n'est-il pas aussi facile au grand Orosmade de continuer son action sur une petite étincelle de moi-même que de commencer cette action ? Il m'avait accordé auparavant le sentiment, la mémoire & la pensée ; il me les accorde encore : qu'il

ait attaché cette faveur à un atome de feu élémentaire caché dans moi, ou à l'aſſemblage de mes organes, cela ne fait rien au fonds: les phénix & les hommes ignoreront toujours comment la choſe ſe paſſe; mais la plus grande grace que l'Etre Suprême m'ait accordée eſt de me faire renaître pour vous. Que ne puis-je paſſer les vingt-huit mille ans que j'ai encor à vivre juſqu'à ma prochaine réſurrection entre vous & mon cher Amazan!

Mon phénix, lui repartit la Princeſſe, ſongez que les premiéres paroles que vous me dites à Babilone, & que je n'oublierai jamais, me flatèrent de l'eſpérance de revoir ce cher berger que j'idolâtre; il faut abſolument que nous allions enſemble chez les Gangarides, & que je le ramène à Babilone. C'eſt bien mon deſſein, dit le phénix; il n'y a pas un moment à perdre. Il faut

aller trouver Amazan par le plus court chemin, c'eſt-à-dire par les airs. Il y a dans l'Arabie heureuſe deux grifons mes amis intimes, qui ne demeurent qu'à cent cinquante milles d'ici; je vais leur écrire par la poſte aux pigeons; ils viendront avant la nuit. Nous aurons tout le temps de vous faire travailler un petit canapé commode avec des tiroirs où l'on mettra vos proviſions de bouche. Vous ſerez très à vôtre aiſe dans cette voiture avec vôtre demoiſelle. Les deux grifons ſont les plus vigoureux de leur eſpèce; chacun d'eux tiendra un des bras du canapé entre ſes griffes. Mais encor une fois, les moments ſont chers. Il alla ſur le champ avec Formoſante commander le canapé à un tapiſſier de ſa connaiſſance. Il fut achevé en quatre heures. On mit dans les tiroirs des petits pains à la Reine, des biſcuits meilleurs que ceux de Ba-

bilone, des poncires, des ananas, des cocos, des pistaches & du vin d'Eden qui l'emporte sur le vin de Chiras autant que celui de Chiras est au dessus de celui de Surenne.

Le canapé était aussi léger que commode & solide. Les deux grifons arrivèrent dans Eden à point nommé Formosante & Irla se placèrent dans la voiture. Les deux grifons l'enlevèrent comme une plume. Le phénix tantôt volait auprès, tantôt se perchait sur le dossier. Les deux grifons cinglèrent vers le Gange avec la rapidité d'une flèche qui fend les airs. On ne se reposait que la nuit pendant quelques moments pour manger, & pour faire boire un coup aux deux voituriers.

On arriva enfin chez les Gangarides. Le cœur de la Princesse palpitait d'espérance, d'amour & de joye.

Le phénix fit arrêter la voiture devant la maiſon d'Amazan ; il demande à lui parler ; mais il y avait trois heures qu'il en était parti, ſans qu'on ſût où il était allé.

Il n'y a point de termes dans la langue même des Gangarides qui puiſſe exprimer le déſeſpoir dont Formoſante fut accablée. Hélas! voilà ce que j'avais craint, dit le phénix ; les trois heures que vous avez paſſées dans vôtre hôtellerie ſur le chemin de Baſſora avec ce malheureux Roi d'Egypte, vous ont enlevé peut-être pour jamais le bonheur de vôtre vie ; j'ai bien peur que nous n'ayons perdu Amazan ſans retour.

Alors il demanda aux domeſtiques ſi on pouvait ſaluer Madame ſa mère? ils répondirent que ſon mari était mort l'avant-veille & qu'elle ne voyait perſonne. Le phénix qui avait du crédit

dans la maiſon ne laiſſa pas de faire entrer la Princeſſe de Babilone dans un ſalon dont les murs étaient revêtus de bois d'oranger à filets d'ivoire. les ſous-bergers & les ſous-bergères en longues robes blanches ceintes de garnitures aurore, lui ſervirent dans cent corbeilles de ſimple porcelaine cent mets délicieux, parmi leſquels on ne voyait aucun cadavre déguiſé : c'était du ris, du ſago, de la ſemoule, du vermicelle, des macaroni, des omelettes, des œufs au lait, des fromages à la crême, des pâtiſſeries de toute eſpèce, des légumes, des fruits d'un parfum & d'un goût dont on n'a point d'idée dans les autres climats : c'était une profuſion de liqueurs rafraîchiſſantes ſupérieures aux meilleurs vins.

Pendant que la Princeſſe mangeait couchée ſur un lit de roſes, quatre pavons, ou paons, ou pans, heureu-

ſement muets, l'éventaient de leurs brillantes aîles ; deux cent oiſeaux, cent bergers & cent bergères lui donnèrent un concert à deux chœurs ; les roſſignols, les ſerins, les fauvettes, les pinſons chantaient le deſſus avec les bergères ; les bergers faiſaient la haute-contre & la baſſe ; c'était en tout la belle & ſimple nature. La Princeſſe avoua que s'il y avait plus de magnificence à Babilone, la nature était mille fois plus agréable chez les Gangarides : mais pendant qu'on lui donnait cette muſique ſi conſolante & ſi voluptueuſe, elle verſait des larmes, elle diſait à la jeune Irla ſa compagne, Ces bergers & ces bergères, ces roſſignols & ces ſerins font l'amour, & moi je ſuis privée du héros Gangaride, digne objet de mes très tendres & très impatients déſirs.

Pendant qu'elle faiſait ainſi collation,

qu'elle admirait & qu'elle pleurait, le phénix disait à la mère d'Amazan, Madame, vous ne pouvez vous dispenser de voir la Princesse de Babilone; vous savez.... Je sais tout, dit-elle, jusqu'à son avanture dans l'hôtellerie sur le chemin de Bassora; un merle m'a tout conté ce matin; & ce cruel merle est cause que mon fils au désespoir est devenu fou & a quitté la maison paternelle. Vous ne savez donc pas, reprit le phénix, que la Princesse m'a ressuscité? Non, mon cher enfant, je savais par le merle que vous étiez mort, & j'en étais inconsolable. J'étais si affligée de cette perte, de la mort de mon mari, & du départ précipité de mon fils, que j'avais fait défendre ma porte. Mais puisque la Princesse de Babylone me fait l'honneur de me venir voir, faites-la entrer au plus vite; j'ai des cho-

ſes de la derniére conſéquence à lui dire, & je veux que vous y ſoyez préſent. Elle alla auſſi-tôt dans un autre ſalon au devant de la Princeſſe. Elle ne marchait pas facilement ; c'était une dame d'environ trois cent années ; mais elle avait encore de beaux reſtes : & on voyait bien que vers les deux cent trente à quarante ans elle avait été charmante. Elle reçut Formoſante avec une nobleſſe reſpectueuſe mêlée d'un air d'intérêt & de douleur qui fit ſur la Princeſſe une vive impreſſion.

Formoſante lui fit d'abord ſes triſtes complimens ſur la mort de ſon mari. Hélas ! dit la veuve, vous devez vous intéreſſer à ſa perte plus que vous ne penſez. J'en ſuis touchée ſans doute ; dit Formoſante, il était le père de..... à ces mots elle pleura. Je n'étais venue que pour lui & à travers bien des dangers. J'ai quitté pour lui mon

père & la plus brillante cour de l'univers; j'ai été enlevée par un roi d'Egypte que je déteste. Echapée à ce ravisseur j'ai traversé les airs pour venir voir ce que j'aime; j'arrive, & il me fuit! les pleurs & les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage.

La mère lui dit alors, Madame, lorsque le roi d'Egypte vous ravissait, lorsque vous soupiez avec lui dans un cabaret sur le chemin de Bassora, lorsque vos belles mains lui versaient du vin de Chiras, vous souvenez-vous d'avoir vu un merle qui voltigeait dans la chambre? Vraiment oui, vous m'en rapellez la mémoire, je n'y avais pas fait d'attention; mais en recueillant mes idées, je me souviens très-bien qu'au moment que le Roi d'Egypte se leva de table pour me donner un baiser, le merle s'envola par la fenêtre en jettant un grand cri, & ne reparut plus.

Hélas, Madame, reprit la mère d'Amazan, voilà ce qui fait précisément le sujet de nos malheurs: mon fils avait envoyé ce merle s'informer de l'état de vôtre santé & de tout ce qui se passait à Babilone; il comptait revenir bientôt se mettre à vos pieds & vous consacrer sa vie. Vous ne savez pas à quel excès il vous adore. Tous les Gangarides sont amoureux & fidèles; mais mon fils est le plus passionné & le plus constant de tous. Le merle vous rencontra dans un cabaret; vous buviez très gayement avec le Roi d'Egypte & un vilain prêtre; il vous vit enfin donner un tendre baiser à ce Monarque qui avait tué le phénix, & pour qui mon fils conserve une horreur invincible. Le merle à cette vue fut saisi d'une juste indignation; il s'envola en maudissant vos funestes amours; il est

revenu aujourd'hui, il a tout conté; mais dans quels moments juſte ciel! dans le temps où mon fils pleurait avec moi la mort de ſon père, & celle du Phénix; dans le tems qu'il apprenait de moi qu'il eſt vôtre couſin iſſu de germain!

O ciel! mon couſin! Madame, eſt-il poſſible? par quelle avanture? comment? quoi! je ſerais heureuſe à ce point! & je ſerais en même temps aſſez infortunée pour l'avoir offenſé!

Mon fils eſt vôtre couſin, vous dis-je, reprit la mère, & je vais bientôt vous en donner la preuve; mais en devenant ma parente vous m'arrachez mon fils; il ne poura ſurvivre à la douleur que lui a cauſée votre baiſer donné au Roi d'Egypte.

Ah! ma tante, s'écria la belle Formoſante, je jure par lui & par le puiſſant Oroſmade, que ce baiſer funeſte loin d'être criminel était la plus forte preuve

preuve d'amour que je pusse donner à votre fils. Je désobéïssais à mon père pour lui. J'allais pour lui de l'Euphrate au Gange. Tombée entre les mains de l'indigne Pharaon d'Egypte, je ne pouvais lui échaper qu'en le trompant. J'en atteste les cendres & l'ame du Phénix qui étaient alors dans ma poche; il peut me rendre justice. Mais comment vôtre fils né sur les bords du Gange peut-il être mon cousin? moi dont la famille règne sur les bords de l'Euphrate depuis tant de siècles?

Vous savez, lui dit la vénérable Gangaride, que vôtre grand oncle Aldée était Roi de Babilone, & qu'il fut détroné par le père de Bélus? — Oui, Madame. — Vous savez que son fils Aldée avait eu de son mariage la Princesse Aldée élevée dans vôtre cour. C'est ce Prince qui étant persécuté par vôtre père vint se réfugier dans nôtre

heureuſe contrée ſous un autre nom ; c'eſt lui qui m'épouſa ; j'en ai eu le jeune P-ince Aldée-Amazan, le plus beau, le plus fort, le plus courageux, le plus vertueux des mortels, & aujourd'hui le plus fou. Il alla aux fêtes de Babilone ſur la réputation de vôtre beauté : depuis ce temps-là il vous idolâtre, & peut-être je ne reverrai jamais mon cher fils.

Alors elle fit déploier devant la Princeſſe tous les tîtres de la maiſon des Aldées ; à peine Formoſante daigna les regarder. Ah ! Madame, s'écria-t-elle, examine-t-on ce qu'on déſire ? mon cœur vous en croit aſſez. Mais où eſt Aldée-Amazan ? où eſt mon parent, mon amant, mon Roi ? où eſt ma vie ? quel chemin a-t-il pris ? J'irais le chercher dans tous les globes que l'Eternel a formés, & dont il eſt le plus bel ornement. J'irais dans l'étoile Canope, dans Shcath, dans Aldebaran ; j'irais le

convaincre de mon amour & de mon innocence.

Le Phénix justifia la Princesse du crime que lui imputait le merle d'avoir donné par amour un baiser au roi d'Egypte ; mais il fallait détromper Amazan & le ramener. Il envoye des oiseaux sur tous les chemins, il met en campagne les Licornes ; on lui raporte enfin qu'Amazan a pris la route de la Chine. Eh bien, allons à la Chine, s'écria la Princesse, le voyage n'est pas long, j'espère bien vous ramener votre fils dans quinze jours au plus tard. A ces mots que de larmes de tendresse versérent la mère Gangaride & la Princesse de Babilone ! que d'embrassemens ! que d'effusion de cœur !

Le Phénix commanda sur le champ un carosse à six licornes. La mère fournit deux cent cavaliers, & fit présent à la Princesse sa niéce de quel-

ques milliers des plus beaux diamans du pays. Le Phénix affligé du mal que l'indiscrétion du merle avait causée, fit ordonner à tous les merles de vuider le pays ; & c'est depuis ce tems qu'il ne s'en trouve plus sur les bords du Gange.

## §. 5.

Les licornes en moins de huit jours amenérent Formosante, Irla & le Phénix à Cambalu, capitale de la Chine. C'était une ville plus grande que Babilone, & d'une espèce de magnificence toute différente. Ces nouveaux objets, ces mœurs nouvelles auraient amusé Formosante, si elle avait pu être occupée d'autre chose que d'Amazan. Dès que l'Empereur de la Chine eut apris que la Princesse de Babilone était à une porte de la ville, il lui

dépêcha quatre mille Mandarins en robes de cérémonie ; tous se prosternèrent devant elle, & lui présentèrent chacun un compliment écrit en lettres d'or sur une feuille de soye pourpre. Formosante leur dit que si elle avait quatre mille langues, elle ne manquerait pas de répondre sur le champ à chaque Mandarin, mais que n'en ayant qu'une elle les priait de trouver bon qu'elle s'en servit pour les remercier tous en général. Ils la conduisirent respectueusement chez l'Empereur.

C'était le Monarque de la terre le plus juste, le plus poli & le plus sage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ses mains Impériales, pour rendre l'agriculture respectable à son peuple. Il établit le premier des prix pour la vertu. Les loix, partout ailleurs, étaient honteusement bornées à punir les crimes. Cet Empe-

reur venait de chasser de ses Etats une troupe de Bonzes étrangers qui étaient venus du fond de l'Occident, dans l'espoir insensé de forcer toute la Chine à penser comme eux, & qui sous prétexte d'annoncer des vérités avaient acquis déja des richesses & des honneurs. Il leur avait dit en les chassant ces propres paroles, enrégistrées dans les annales de l'Empire.

„ Vous pouriez faire ici autant de „ mal que vous en avez fait ailleurs: „ vous êtes venus prêcher des dogmes „ d'intolérance chez lá nation la plus „ tolérante de la terre. Je vous ren- „ voye pour n'être jamais forcé de vous „ punir. Vous serez reconduits hono- „ rablement sur mes frontiéres; on „ vous fournira tout pour retourner „ aux bornes de l'hémisphère dont vous „ êtes partis. Allez en paix si vous „ pouvez être en paix, & ne revenez „ plus.

La Princeſſe de Babilone aprit avec joye ce jugement & ce diſcours; elle en était plus ſure d'être bien reçue à la cour, puiſqu'elle était très éloignée d'avoir des dogmes intolérants. L'Empereur de la Chine en dinant avec elle tête à tête, eut la politeſſe de bannir l'embarras de toute étiquette gênante; elle lui préſenta le Phénix, qui fut très careſſé de l'Empereur, & qui ſe percha ſur ſon fauteuil. Formoſante ſur la fin du repas lui confia ingénuement le ſujet de ſon voyage, & le pria de faire chercher dans Cambalu le bel Amazan, dont elle lui conta l'avanture, ſans lui rien cacher de la fatale paſſion dont ſon cœur était enflammé pour ce jeune héros. A qui en parlez-vous? lui dit l'Empereur de la Chine, il m'a fait le plaiſir de venir dans ma cour; il m'a enchanté, cet aimable Amazan; il eſt vrai qu'il

eſt profondément affligé ; mais ſes graces n'en ſont que plus touchantes ; aucun de mes favoris n'a plus d'eſprit que lui ; nul Mandarin de robe n'a de plus vaſtes connaiſſances ; nul Mandarin d'épée n'a l'air plus martial & plus héroïque ; ſon extrême jeuneſſe donne un nouveau prix à tous ſes talents : ſi j'étais aſſez malheureux, aſſez abandonné du Tien & du Changti pour vouloir être conquérant, je prierais Amazan de ſe mettre à la tête de mes armées, & je ſerais ſûr de triompher de l'Univers entier. C'eſt bien dommage que ſon chagrin lui dérange quelquefois l'eſprit.

Ah! Monſieur, lui dit Formoſante avec un air enflammé, & un ton de douleur, de ſaiſiſſement & de reproche, pourquoi ne m'avez-vous pas fait diner avec lui ? Vous me faites mourir, envoyez le prier tout-à-l'heure. Mada-

me, il eſt parti ce matin, & il n'a point dit dans quelle contrée il portait ſes pas. Formoſante ſe tourna vers le Phénix : Eh bien, dit-elle, Phénix, avez-vous jamais vû une fille plus malheureuſe que moi? mais, Monſieur, continua-t-elle, comment, pourquoi a-t-il pû quitter ſi bruſquement une cour auſſi polie que la vôtre, dans laquelle il me ſemble qu'on voudrait paſſer ſa vie ?

Voici, Madame, ce qui eſt arrivé. Une Princeſſe du Sang, des plus aimables, s'eſt épriſe de paſſion pour lui, & lui a donné un rendez-vous chez elle à midi; il eſt parti au point du jour, & il a laiſſé ce billet qui a couté bien des larmes à ma parente.

„ Belle Princeſſe du Sang de la „ Chine, vous méritez un cœur qui „ n'ait jamais été qu'à vous; j'ai juré „ aux dieux immortels de n'aimer ja-

„ mais que Formosante Princesse de
„ Babilone, & de lui aprendre com-
„ ment on peut dompter ses désirs
„ dans ses voyages; elle a eu le mal-
„ heur de succomber avec un indigne
„ Roi d'Egypte: je suis le plus mal-
„ heureux des hommes; j'ai perdu
„ mon père & le phénix, & l'espé-
„ rance d'être aimé de Formosante;
„ j'ai quitté ma mère affligée, ma
„ patrie, ne pouvant vivre un moment
„ dans les lieux où j'ai apris que For-
„ mosante en aimait un autre que
„ moi; j'ai juré de parcourir la terre
„ & d'être fidèle. Vous me méprise-
„ riez, & les Dieux me puniraient si
„ je violais mon serment: prenez un
„ amant, Madame, & soyez aussi fidè-
„ le que moi.

Ah laissez moi cette étonnante Lettre, dit la belle Formosante, elle sera ma consolation; je suis heureuse

dans mon infortune. Amazan m'aime; Amazan renonce pour moi à la poſſeſſion des Princeſſes de la Chine; il n'y a que lui ſur la terre capable de remporter une telle victoire; il me donne un grand exemple; le Phénix ſait que je n'en avais pas beſoin; il eſt bien cruel d'être privée de ſon amant pour le plus innocent des baiſers donné par pure fidélité : mais enfin, où eſt-il allé? quel chemin a-t-il pris? daignez me l'enſeigner, & je pars.

L'Empereur de la Chine lui répondit qu'il croyait ſur les raports qu'on lui avait faits que ſon amant avait ſuivi une route qui menait en Scythie. Auſſi-tôt les Licornes furent attelées, & la Princeſſe après les plus tendres compliments prit congé de l'Empereur avec le Phénix, ſa femme de chambre Irla & toute ſa ſuite.

Dès qu'elle fut en Scythie, elle vit

plus que jamais combien les hommes & les gouvernements diffèrent & différeront toujours jusqu'au temps où quelque peuple plus éclairé que les autres communiquera la lumiére de proche en proche après mille siècles de ténèbres, & qu'il se trouvera dans des climats barbares des ames héroïques qui auront la force & la persévérance de changer les brutes en hommes. Point de villes en Scythie, par conséquent point d'arts agréables; on ne voyait que de vastes prairies & des nations entiéres sous des tentes & sur des chars. Cet aspect imprimait la terreur. Formozante demanda dans quelle tente ou dans quelle charette logeait le Roi? on lui dit que depuis huit jours il s'était mis en marche à la tête de trois cent mille hommes de cavalerie pour aller à la rencontre du Roi de Babilone dont il avait enlevé la nié-

ce, la belle Princesse Aldée. Il a enlevé ma cousine! s'écria Formosante; je ne m'attendais pas à cette nouvelle avanture : quoi! ma cousine qui était trop heureuse de me faire la cour est devenue Reine, & je ne suis pas encor mariée! Elle se fit conduire incontinent aux tentes de la Reine.

Leur réunion inespérée dans ces climats lointains; les choses singuliéres qu'elles avaient mutuellement à s'aprendre, mirent dans leur entrevue un charme qui leur fit oublier qu'elles ne s'étaient jamais aimées; elles se revirent avec transport; une douce illusion se mit à la place de la vraye tendresse; elles s'embrassèrent en pleurant; & il y eut même entre elles de la cordialité & de la franchise, attendu que l'entrevue ne se faisait pas dans un palais.

Aldée reconnut le Phénix & la con-

fidente Irla ; elle donna des fourures de zibeline à sa cousine, qui lui donna des diamans. On parla de la guerre que les deux Rois entreprenaient ; on déplora la condition des hommes que des Monarques envoyent par fantaisie s'égorger pour des différens que deux honnêtes gens pouraient concilier en une heure ; mais sur-tout on s'entretint du bel étranger vainqueur des Lions, donneur des plus gros diamans de l'univers, faiseur de madrigaux, possesseur du Phénix, devenu le plus malheureux des hommes sur le raport d'un merle. C'est mon cher frère, disait Aldée ; c'est mon amant, s'écriait Formosante ; vous l'avez vu sans doute, il est peut-être encore ici ; car, ma cousine, il sait qu'il est votre frère ; il ne vous aura pas quittée brusquement, comme il a quitté le Roi de la Chine.

Si je l'ai vu, grands dieux! reprit Aldée, il a paſſé quatre jours entiers avec moi. Ah! ma couſine, que mon frère eſt à plaindre! un faux raport l'a rendu abſolument fou; il court le monde ſans ſavoir où il va. Figurez vous qu'il a pouſſé la démence juſqu'à refuſer les faveurs de la plus belle Scythe de toute la Scythie. Il partit hier après lui avoir écrit une Lettre dont elle a été deſeſpérée. Pour lui il eſt allé chez les Cimmeriens. Dieu ſoit loué, s'écria Formoſante; encore un refus en ma faveur! mon bonheur a paſſé mon eſpoir, comme mon malheur a ſurpaſſé toutes mes craintes. Faites-moi donner cette Lettre charmante, que je parte, que je le ſuive, les mains pleines de ſes ſacrifices. Adieu, ma couſine; Amazan eſt chez les Cimmériens, j'y vole.

Aldée trouva que la Princeſſe ſa cou-

ſine était encore plus folle que ſon frère Amazan. Mais comme elle avait ſenti elle-même les atteintes de cette épidémie, comme elle avait quitté les délices & la magnificence de Babilone pour le Roi des Scythes, comme les femmes s'intéreſſent toujours aux folies dont l'amour eſt cauſe, elle s'attendrit véritablement pour Formoſante, lui ſouhaita un heureux voyage, & lui promit de ſervir ſa paſſion, ſi jamais elle était aſſez heureuſe pour revoir ſon frère.

## §. 6.

Bientôt la Princeſſe de Babilone & le Phénix arrivèrent dans l'Empire des Cimmériens, bien moins peuplé à la vérité que la Chine, mais deux fois plus étendu, autrefois ſemblable à la Scythie, & devenu depuis quelque

temps aussi florissant que les Royaumes qui se vantaient d'instruire les autres Etats.

Après quelques jours de marche on entra dans une très grande Ville, que l'Impératrice régnante faisait embellir ; mais elle n'y était pas, elle voyageait alors des frontiéres de l'Europe à celles de l'Asie pour connaître ses états par ses yeux, pour juger des maux & porter les remèdes, pour accroitre les avantages, pour semer l'instruction.

Un des principaux officiers de cette ancienne capitale, instruit de l'arrivée de la Babilonienne & du Phénix, s'empressa de rendre ses hommages à la Princesse, & de lui faire les honneurs du pays, bien sûr que sa maîtresse, qui était la plus polie & la plus magnifique des Reines, lui saurait gré d'avoir reçu une si grande Dame avec les

mêmes égards qu'elle aurait prodigués elle-même.

On logea Formosante au palais, dont on écarta une foule importune de peuple ; on lui donna des fêtes ingénieuses. Le Seigneur Cimmérien qui était un grand naturaliste s'entretint beaucoup avec le Phénix dans les temps où la Princesse était retirée dans son apartement. Le Phénix lui avoua qu'il avait autrefois voyagé chez les Cimmériens, & qu'il ne reconnaissait plus le pays. Comment de si prodigieux changements, disait-il, ont-ils pû être opérés dans un temps si court ? Il n'y a pas trois cent ans que je vis ici la nature sauvage dans toute son horreur, j'y trouve aujourd'hui les arts, la splendeur, la gloire & la politesse. Un seul homme a commencé ce grand ouvrage, répondit le Cimmérien, une femme l'a perfectionné, une femme a été meilleure législatrice que l'Isis des

Egyptiens & la Cérès des Grecs. La plupart des législateurs ont eu un génie étroit & despotique, qui a resserré leurs vues dans le pays qu'ils ont gouverné : chacun a regardé son peuple comme étant seul sur la terre, ou comme devant être l'ennemi du reste de la terre. Ils ont formé des institutions pour ce seul peuple, introduit des usages pour lui seul, établi une religion pour lui seul. C'est ainsi que les Egyptiens, si fameux par des monceaux de pierres, se sont abrutis & deshonorés par leurs superstitions barbares. Ils croyent les autres nations prophanées, ils ne communiquent point avec elles, & excepté la cour qui s'élève quelquefois au dessus des préjugés vulgaires, il n'y a pas un Egyptien qui voulût manger dans un plat dont un étranger se serait servi. Leurs prêtres sont cruels & absurdes. Il vaudrait mieux n'avoir point de loix &

n'écouter que la nature qui a gravé dans nos cœurs les caractères du juste & de l'injuste, que de soumettre la société à des loix si insociables.

Nôtre Impératrice embrasse des projets entiérement oposés ; elle considère son vaste état sur lequel tous les Méridiens viennent se joindre, comme devant correspondre à tous les peuples qui habitent sous ces différents méridiens. La premiére de ses loix a été la tolérance de toutes les Réligions, & la compassion pour toutes les erreurs. Son puissant génie a connu que si les cultes sont différents, la morale est partout la même ; par ce principe elle a lié sa nation à toutes les nations du monde, & les Cimmériens vont regarder le Scandinavien & le Chinois comme leurs frères. Elle a fait plus ; elle a voulu que cette précieuse tolérance, le premier lien

des hommes, s'établit chez ſes voiſins; ainſi elle a mérité le titre de mère de la patrie, & elle aura celui de bienfaitrice du genre humain, ſi elle perſévère.

Avant elle, des hommes malheureuſement puiſſants envoyaient des troupes de meurtriers ravir à des peuplades inconnues & arroſer de leur ſang les héritages de leurs pères; on appellait ces aſſaſſins des héros; leur brigandage était de la gloire. Nôtre Souveraine a une autre gloire; elle a fait marcher des armées pour aporter la paix, pour empêcher les hommes de ſe nuire, pour les forcer à ſe ſuporter les uns les autres; & ſes étendarts ont été ceux de la concorde publique.

Le Phénix enchanté de tout ce que lui aprenait ce Seigneur, liu dit, Monſieur, il y a vingt-ſept mille

neuf cent années & sept mois que je suis au monde ; je n'ai encor rien vû de comparable à ce que vous me faites entendre. Il lui demanda des nouvelles de son ami Amazan ; le Cimmérien lui conta les mêmes choses qu'on avait dites à la Princesse chez les Chinois & chez les Scythes. Amazan s'enfuyait de toutes les cours qu'il visitait, sitôt qu'une Dame lui avait donné un rendez-vous auquel il craignait de succomber. Le Phénix instruisit bientôt Formosante de cette nouvelle marque de fidélité qu'Amazan lui donnait, fidélité d'autant plus étonnante qu'il ne pouvait pas soupçonner que sa Princesse en fût jamais informée.

Il était parti pour la Scandinavie. Ce fut dans ces climats que des spectacles nouveaux frapèrent encor ses yeux : ici la royauté & la liberté

ſubſiſtaient enſemble par un accord qui parait impoſſible dans d'autres états : les agriculteurs avaient part à la légiſlation, auſſi-bien que les grands du Royaume ; & un jeune Prince donnait les plus grandes eſpérances d'être digne de commander à une nation libre. Là c'était quelque choſe de plus étrange ; le ſeul Roi qui fût deſpotique de droit ſur la terre par un contract formel avec ſon peuple, était en même temps le plus jeune & le plus juſte des Rois.

Chez les Sarmates Amazan vit un Philoſophe ſur le trone ; on pouvait l'appeller le Roi de l'anarchie, car il était le chef de cent mille petits Rois ; dont un ſeul pouvait d'un mot anéantir les réſolutions de tous les autres. Eole n'avait pas plus de peine à contenir tous les vents qui ſe combattent ſans ceſſe, que ce Monarque n'en

avait à concilier les esprits; c'était un pilote environné d'un éternel orage, & cependant le vaisseau ne se brisait pas: car le Prince était un excellent pilote.

En parcourant tous ces pays, si différents de sa patrie, Amazan refusait constamment toutes les bonnes fortunes qui se présentaient à lui, toujours désespéré du baiser que Formosante avait donné au Roi d'Egypte, toujours affermi dans son inconcevable résolution de donner à Formosante l'exemple d'une fidélité unique & inébranlable.

La Princesse de Babilone avec le Phénix le suivait par-tout à la piste, & ne le manquait jamais que d'un jour ou deux, sans que l'un se lassat de courir, & sans que l'autre perdit un moment à le suivre.

Ils traversérent ainsi toute la Ger-

manie; ils admirèrent les progrès que la raiſon & la philoſophie faiſaient dans le Nord; tous les Princes y'étaient inſtruits, tous autoriſaient la liberté de penſer; leur éducation n'avait point été confiée à des hommes qui euſſent intérêt de les tromper ou qui fuſſent trompés eux-mêmes; on les avait élevés dans la connaiſſance de la morale univerſelle & dans le mépris des ſuperſtitions; on avait banni dans tous ces états un uſage inſenſé qui énervait & dépeuplait pluſieurs pays méridionaux; cette coutume était d'enterrer tout vivans dans de vaſtes cachots un nombre infini des deux ſexes éternellement ſéparés l'un de l'autre, & de leur faire jurer de n'avoir jamais de communication enſemble. Cet excès de démence accrédité pendant des ſiècles avait dévaſté la terre autant que les guerres les plus cruelles.

Les Princes du Nord avaient à la fin compris que si l'on voulait avoir des haras, il ne fallait pas séparer les plus forts chevaux des cavales. Ils avaient détruit aussi des erreurs non moins bizares & non moins pernicieuses. Enfin les hommes osaient être raisonnables dans ces vastes pays, tandis qu'ailleurs on croyait encore qu'on ne peut les gouverner qu'autant qu'ils sont imbéciles.

## §. 7.

Amazan arrriva chez les Bataves; son cœur éprouva une douce satisfaction dans son chagrin, d'y retrouver quelque faible image du pays des heureux Gangarides; la liberté, l'égalité, la propreté, l'abondance, la tolérance; mais les Dames du pays étaient si froides qu'aucune ne lui fit d'a-

vançes comme on lui en avait fait partout ailleurs, il n'eut pas la peine de résister. S'il avait voulu attaquer ces dames, il les aurait toutes subjuguées l'une après l'autre sans être aimé d'aucune; mais il était bien éloigné de songer à faire des conquêtes.

Formosante fut sur le point de l'attraper chez cette nation insipide: il ne s'en fallut que d'un moment.

Amazan avait entendu parler chez les Bataves avec tant d'éloges d'une certaine Ile nommée Albion, qu'il s'était déterminé à s'embarquer lui & ses licornes sur un vaisseau, qui par un vent d'Orient favorable l'avait porté en quatre heures au rivage de cette terre plus célèbre que Tyr & que l'Ile Atlantide.

La belle Formosante qui l'avait suivi au bord de la Duina, de la Vistule, de l'Elbe, du Vezer, arrive enfin aux

bouches du Rhin qui portait alors ses eaux rapides dans la mer Germanique.

Elle aprend que son cher amant a vogué aux côtes d'Albion; elle croit voir son vaisseau, elle pousse des cris de joye dont toutes les dames Bataves furent surprises, n'imaginant pas qu'un jeune homme pût causer tant de joye. Et à l'égard du phénix, elles n'en firent pas grand cas, parce qu'elles jugèrent que ses plumes ne pouraient probablement se vendre aussi bien que celles des canards & des oisons de leurs marais. La Princesse de Babilone loua ou noliza deux vaisseaux pour la transporter avec tout son monde dans cette bienheureuse Ile qui allait posséder l'unique objet de tous ses desirs, l'ame de sa vie, le Dieu de son cœur.

Un vent funeste d'Occident s'éleva tout à coup dans le moment même

où le fidèle & malheureux Amazan mettait pied à terre en Albion; les vaiſſeaux de la Princeſſe de Babilone ne purent démarer. Un ſerrement de cœur, une douleur amère, une mélancolie profonde ſaiſirent Formoſante; elle ſe mit au lit dans ſa douleur, en attendant que le vent changeat; mais il ſoufla huit jours entiers avec une violence deſeſpérante. La Princeſſe pendant ce ſiècle de huit jours ſe faiſait lire par Irla des Romans; ce n'eſt pas que les Bataves en ſuſſent faire; mais comme ils étaient les facteurs de l'Univers, ils vendaient l'eſprit des autres nations ainſi que leurs denrées. La Princeſſe fit acheter chez Marc Michel Rey tous les contes que l'on avait écrits chez les Auſoniens & chez les Welches, & dont le débit était défendu ſagement chez ces peuples pour enrichir les

Bataves ; elle eſpérait qu'elle trouverait dans ces hiſtoires quelque avanture qui reſſemblerait à la ſienne, & qui charmerait ſa douleur. Irla liſait, le Phénix diſait ſon avis, & la Princeſſe ne trouvait rien dans la payſanne parvenue, ni dans Tanſaï, ni dans le Sopha, ni dans les quatre Facardins qui eût le moindre raport à ſes avantures ; elle interrompait à tout moment la lecture pour demander de quel côté venait le vent.

## §. 8.

Cependant Amazan était déja ſur le chemin de la capitale d'Albion dans ſon caroſſe à ſix Licornes, & rêvait à ſa Princeſſe : il aperçut un équipage verſé dans une foſſe ; les domeſtiques s'étaient écartés pour aller chercher du ſecours ; le maître de l'équipage reſtait

tranquilement dans sa voiture, ne témoignant pas la plus légère impatience, & s'amusant à fumer; car on fumait alors; il se nommait Mylord What-then, ce qui signifie à peu près *Mylord qu'importe*, en la langue dans laquelle je traduis ces mémoires.

Amazan se précipita pour lui rendre service; il releva tout seul la voiture, tant sa force était supérieure à celle des autres hommes. *Mylord qu'importe* se contenta de dire, voilà un homme bien vigoureux. Des rustres du voisinage étant accourus se mirent en colère de ce qu'on les avait fait venir inutilement, & s'en prirent à l'étranger; ils le menacèrent en l'appellant chien d'étranger, & ils voulurent le battre.

Amazan en saisit deux de chaque main, & les jetta à vingt pas; les autres le respectèrent, le saluèrent, lui

demandèrent pour boire : il leur donna plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais vû. *Mylord qu'importe* lui dit, je vous estime ; venez diner avec moi dans ma maison de campagne qui n'est qu'à trois milles ; il monta dans la voiture d'Amazan, parce que la sienne était dérangée par la secousse.

Après un quart-d'heure de silence, il regarda un moment Amazan, & lui dit, *how dye do*, à la lettre, *comment faites-vous faire* ? & dans la langue du traducteur, *comment vous portez-vous* ? ce qui ne veut rien dire du tout en aucune langue ; puis il ajouta, vous avez là six jolies Licornes ; & il se remit à fumer.

Le voyageur lui dit que ses Licornes étaient à son service, qu'il venait avec elles du pays des Gangarides, & il en prit occasion de lui parler de la Princesse de Babilone & du fatal

baiser

baiſer qu'elle avait donné au Roi d'Egypte ; à quoi l'autre ne répliqua rien du tout, ſe ſouciant très peu qu'il y eût dans le monde un Roi d'Egypte & une Princeſſe de Babilone. Il fut encor un quart d'heure ſans parler ; après quoi il redemanda à ſon compagnon comment il faiſait faire ; & ſi on mangeait de bon Roſt-Beeff dans le pays des Gangarides. Le voyageur lui répondit avec ſa politeſſe ordinaire qu'on ne mangeait point ſes frères ſur les bords du Gange. Il lui expliqua le ſyſtême qui fut après tant de ſiècles celui de Pithagore, de Porphire, d'Iamblique. Sur quoi Mylord s'endormit, & ne fit qu'un ſomme juſqu'à ce qu'on fût arrivé à ſa maiſon.

Il avait une femme jeune & charmante, à qui la nature avait donné une ame auſſi vive & auſſi ſenſible que celle de ſon mari était indiffé-

rente. Plusieurs Seigneurs Albioniens étaient venus ce jour-là diner avec elle. Il y avait des caractères de toutes les espèces; car le pays n'ayant presque jamais été gouverné que par des étrangers, les familles venues avec ces Princes avaient toutes aporté des mœurs différentes. Il se trouva dans la compagnie des gens très aimables, d'autres d'un esprit supérieur, quelques-uns d'une science profonde.

La maîtresse de la maison n'avait rien de cet air emprunté & gauche, de cette roideur, de cette mauvaise honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion; elle ne cachait point par un maintien dédaigneux, & par un silence affecté, la stérilité de ses idées, & l'embarras humiliant de n'avoir rien à dire: nulle femme n'était plus engageante. Elle

reçut Amazan avec la politesse & les graces qui lui étaient naturelles. L'extrême beauté de ce jeune étranger, & la comparaison soudaine qu'elle fit entre lui & son mari, la frapérent d'abord sensiblement.

On servit. Elle fit asseoir Amazan à côté d'elle, & lui fit manger des poudings de toute espèce, ayant sçu de lui que les Gangarides ne se nourrissaient de rien qui eût reçu des Dieux le don céleste de la vie. Sa beauté, sa force, les mœurs des Gangarides, les progrès des arts, la religion & le gouvernement furent le sujet d'une conversation aussi agréable qu'instructive, pendant le repas qui dura jusqu'à la nuit, & pendant lequel Mylord *Qu'importe* but beaucoup & ne dit mot.

Après le diner, pendant que Myladi versait du thé, & qu'elle dévorait des yeux le jeune homme, il s'entretenait

avec un membre du Parlement ; car chacun sait que dès-lors il y avait un Parlement, & qu'il s'appelloit *Wittenagemot*, ce qui signifie l'assemblée des gens d'esprit. Amazan s'informait de la constitution, des mœurs, des loix, des forces, des usages, des arts qui rendaient ce païs si recommandable ; & ce Seigneur lui parlait en ces termes :

Nous avons longtems marché tout nuds, quoique le climat ne soit pas chaud. Nous avons été longtems traités en esclaves par des gens venus de l'antique terre de Saturne arrosée des eaux du Tibre. Mais nous nous sommes faits nous-mêmes beaucoup plus de maux que nous n'en avions essuyé de nos premiers vainqueurs. Un de nos Rois poussa la bassesse jusqu'à se déclarer sujet d'un prêtre qui demeurait aussi sur les bords du Tibre, &

qu'on apellait le Vieux des ſept montagnes; tant la deſtinée de ces ſept montagnes a été longtems de dominer ſur une grande partie de l'Europe, habitée alors par des brutes.

Après ces tems d'aviliſſement ſont venus des ſiècles de férocité & d'anarchie. Notre terre plus orageuſe que les mers qui l'environnent, a été ſaccagée & enſanglantée par nos diſcordes; pluſieurs têtes couronnées ont péri par le dernier ſuplice; plus de cent princes du ſang des rois ont fini leurs jours ſur l'échaffaut. On a arraché le cœur à tous leurs adhérans, & on en a battu leurs jouës. C'était au boureau qu'il apartenait d'écrire l'hiſtoire de notre Ile, puiſque c'était lui qui avait terminé toutes les grandes affaires.

Il n'y a pas longtems que pour comble d'horreur, quelques perſonnes portant un manteau noir, & d'autres qui

mettaient une chemiſe blanche par deſſus leur jaquette, ayant été mordues par des chiens enragés, communiquérent la rage à la nation entiére. Tous les citoyens furent ou meurtriers ou égorgés, ou boureaux, ou ſupliciés, ou déprédateurs, ou eſclaves au nom du ciel, & en cherchant le Seigneur.

Qui croirait que de cet abîme épouvantable, de ce cahos de diſſencions, d'atrocités, d'ignorance & de fanatiſme, il eſt enfin réſulté le plus parfait gouvernement, peut-être, qui ſoit aujourd'hui dans le monde. Un Roi honoré & riche, tout-puiſſant pour faire le bien, impuiſſant pour faire le mal, eſt à la tête d'une nation libre, guerriére, commerçante & éclairée. Les grands d'un côté, & les repréſentans des villes de l'autre, partagent la légiſlation avec le Monarque.

On avait vu, par une fatalité ſin-

gulière, le désordre, les guerres civiles, l'anarchie & la pauvreté désoler le pays quand les Rois affectaient le pouvoir arbitraire. La tranquilité, la richesse, la félicité publique n'ont régné chez nous que quand les Rois ont reconnu qu'ils n'étaient pas absolus. Tout était subverti quand on disputait sur des choses inintelligibles : tout a été dans l'ordre quand on les a méprisées. Nos flottes victorieuses portent nôtre gloire sur toutes les mers, & les loix mettent en sureté nos fortunes : jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement : jamais on ne rend un arrêt qui ne soit motivé. Nous punirions comme des assassins, des juges qui oseraient envoyer à la mort un citoyen sans manifester les témoignages qui l'accusent & la loi qui le condamne.

Il est vrai qu'il y a toujours chez nous deux partis qui se combattent avec

la plume & avec des intrigues; mais aussi ils se réunissent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie & la liberté. Ces deux partis veillent l'un sur l'autre; ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt sacré des loix; ils se haïssent, mais ils aiment l'Etat; ce sont des amants jaloux qui servent à l'envi la même maîtresse.

Du même fonds d'esprit qui nous a fait connaître & soutenir les droits de la nature humaine, nous avons porté les sciences au plus haut point où elles puissent parvenir chez les hommes. Vos Egyptiens qui passent pour de si grands méchaniciens, vos Indiens qu'on croit de si grands philosophes, vos Babiloniens qui se vantent d'avoir observé les astres pendant quatre cent trente mille années; les Grecs qui ont écrit tant de phrases & si peu de choses, ne savent

précisément rien en comparaison de nos moindres écoliers qui ont étudié les découvertes de nos grands maîtres. Nous avons arraché plus de secrets à la nature dans l'espace de cent années, que le genre humain n'en avait découvert dans la multitude des siècles.

Voilà au vrai l'état où nous sommes. Je ne vous ai caché ni le bien, ni le mal, ni nos oprobres, ni notre gloire; & je n'ai rien exagéré.

Amazan à ce discours se sentit pénétré du desir de s'instruire dans ces sciences sublimes dont on lui parlait; & si sa passion pour la Princesse de Babilone, son respect filial pour sa mère qu'il avait quittée, & l'amour de sa patrie n'eussent fortement parlé à son cœur déchiré, il aurait voulu passer sa vie dans l'île d'Albion. Mais ce malheureux baiser donné par sa Princesse au Roi d'Egypte ne lui laissait

pas assez de liberté dans l'esprit pour étudier les hautes sciences.

Je vous avoue, dit-il, que m'ayant imposé la loi de courir le monde, & de m'éviter moi-même, je serais curieux de voir cette antique terre de Saturne, ce peuple du Tibre & des sept montagnes à qui vous avez obéï autrefois; il faut sans doute que ce soit le premier peuple de la terre. Je vous conseille de faire ce voyage, lui répondit l'Albionien, pour peu que vous aimiez la musique & la peinture. Nous allons très-souvent nous-mêmes porter quelquefois nôtre ennui vers les sept montagnes. Mais vous serez bien étonné en voyant les descendans de nos vainqueurs.

Cette conversation fut longue. Quoique le bel Amazan eût la cervelle un peu attaquée, il parlait avec tant d'agréments, sa voix était si touchante;

ſon maintien ſi noble & ſi doux, que la maîtreſſe de la maiſon ne put s'empêcher de l'entretenir à ſon tour tête à tête. Elle lui ſerra tendrement la main en lui parlant, & en le regardant avec des yeux humides & étincelants qui portaient les déſirs dans tous les reſſorts de la vie. Elle le retint à ſouper & à coucher. Chaque inſtant, chaque parole, chaque regard enflammèrent ſa paſſion. Dès que tout le monde fut retiré, elle lui écrivit un petit billet, ne doutant pas qu'il ne vint lui faire la cour dans ſon lit, tandis que Mylord *Qu'importe* dormait dans le ſien. Amazan eut encor le courage de réſiſter; tant un grain de folie produit d'effets miraculeux dans une ame forte & profondément bleſſée.

Amazan ſelon ſa coutume fit à la Dame une réponſe reſpectueuſe, par laquelle il lui repréſentait la ſainteté de

son serment & l'obligation étroite où il était d'aprendre à la Princesse de Babilone à dompter ses passions; après quoi il fit atteler ses licornes, & repartit pour la Batavie, laissant toute la compagnie émerveillée de lui, & la Dame du logis désespérée. Dans l'excès de sa douleur elle laissa trainer la lettre d'Amazan; Mylord *Qu'importe* la lut le lendemain matin. Voila, dit-il en levant les épaules, de bien plattes niaiseries: & il alla chasser au renard avec quelques yvrognes du voisinage.

Amazan voguait déja sur la mer, muni d'une carte géographique dont lui avait fait présent le savant Albionien qui s'était entretenu avec lui chez Mylord *Qu'importe*. Il voyait avec surprise une grande partie de la terre sur une feuille de papier.

Ses yeux & son imagination s'éga-

raient dans ce petit eſpace ; il regardait le Rhin, le Danube, les Alpes du Tirol marqués alors par d'autres noms, & tous les pays par où il devait paſſer avant d'arriver à la ville des ſept montagnes ; mais ſur-tout il jettait les yeux ſur la contrée des Gangarides, ſur Babilone où il avait vu ſa chère Princeſſe, & ſur le fatal pays de Baſſora où elle avait donné un baiſer au Roi d'Egypte. Il ſoupirait, il verſait des larmes, mais il convenait que l'Albionien qui lui avait fait préſent de l'Univers en racourci, n'avait point eu tort en diſant qu'on était mille fois plus inſtruit ſur les bords de la Tamiſe que ſur ceux du Nil, de l'Euphrate & du Gange.

Comme il retournait en Batavie, Formoſante volait vers Albion, avec ſes deux vaiſſeaux qui cinglaient à pleines voiles ; celui d'Amazan & celui de la

Princeſſe ſe croisèrent, ſe touchèrent preſque : les deux amans étaient près l'un de l'autre, & ne pouvaient s'en douter : ah, s'ils l'avaient ſçu ! mais l'impérieuſe deſtinée ne le permit pas.

## §. 9.

Sitôt qu'Amazan fut débarqué ſur le terrain égal & fangeux de la Batavie, il partit comme un éclair pour la ville aux ſept montagnes. Il fallut traverſer la partie méridionale de la Germanie. De quatre miles en quatre miles on trouvait un Prince & une Princeſſe, des filles d'honneur & des gueux. Il était étonné des coquetteries que ces dames & ces filles d'honneur lui faiſaient par-tout avec la bonne foi germanique ; & il n'y répondait que par de modeſtes refus. Après avoir franchi les Alpes, il s'embarqua ſur la

mer de Dalmatie, & aborda dans une ville qui ne ressemblait à rien du tout de ce qu'il avait vu jusqu'alors. La mer formait les rues, les maisons étaient bâties dans l'eau. Le peu de places publiques qui ornaient cette ville était couvert d'hommes & de femmes qui avaient un double visage, celui que la nature leur avait donné & une face de carton mal peint qu'ils apliquaient par dessus; en sorte que la nation semblait composée de spectres. Les étrangers qui venaient dans cette contrée commençaient par acheter un visage, comme on se pourvoit ailleurs de bonnets & de souliers. Amazan dédaigna cette mode contre nature, il se présenta tel qu'il était. Il y avait dans la ville douze mille filles enrégistrées dans le grand livre de la République; filles utiles à l'Etat, chargées du commerce le plus avantageux & le plus

agréable qui ait jamais enrichi une nation. Les négocians ordinaires envoyaient à grands fraix & à grands risques des étoffes dans l'Orient : ces belles négociantes faisaient sans aucun risque un trafic toujours renaissant de leurs attraits. Elles vinrent toutes se présenter au bel Amazan & lui offrir le choix. Il s'enfuit au plus vite en prononçant le nom de l'incomparable Princesse de Babilone, & en jurant par les dieux immortels qu'elle était plus belle que toutes les douze mille filles Vénitiennes. Sublime friponne, s'écriait-il dans ses transports, je vous aprendrai à être fidèle.

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empestés, des habitans haves, décharnés & râres, couverts de vieux manteaux troués, qui laissaient voir leur peau séche & tannée, se presentèrent à ses yeux, & lui annoncèrent

qu'il était à la porte de la ville aux ſept montagnes, de cette ville de Héros & de Légiſlateurs qui avaient conquis & policé une grande partie du Globe.

Il s'était imaginé qu'il verrait à la porte triomphale cinq cent bataillons commandés par des héros, & dans le Sénat une aſſemblée de demi-dieux donnant des loix à la terre; il trouva pour toute armée une trentaine de gredins montant la garde avec un paraſol de peur du ſoleil: ayant pénétré juſqu'à un temple qui lui parut très beau, mais moins que celui de Babilone, il fut aſſez ſurpris d'y entendre une muſique exécutée par des hommes qui avaient des voix de femmes.

Voilà, dit-il, un plaiſant pays que cette antique terre de Saturne. J'ai vu une ville où perſonne n'avait ſon viſage, en voici une autre où les

hommes n'ont ni leur voix ni leur barbe. On lui dit que ces chantres n'étaient plus hommes, qu'on les avait dépouillés de leur virilité, afin qu'ils chantassent plus agréablement les louanges d'une prodigieuse quantité de gens de mérite. Amazan ne comprit rien à ce discours. Ces messieurs le prièrent de chanter; il chanta un air Gangaride avec sa grace ordinaire. Sa voix était une très belle haute-contre. Ah! mon signor, lui dirent-ils, quel charmant soprano vous auriez, ah! si — comment si? que prétendez vous dire? — ah mon signor! — Eh bien? — si vous n'aviez point de barbe! alors ils lui expliquèrent très plaisamment & avec des gestes fort comiques selon leur coutume de quoi il était question. Amazan demeura tout confondu. J'ai voyagé, dit-il, & jamais je n'ai entendu parler d'une telle fantaisie.

Lorſqu'on eut bien chanté, le Vieux des ſept montagnes alla en grand cortège à la porte du temple; il coupa l'air en quatre avec le pouce élevé, deux doigts étendus & deux autres pliés, en diſant ces mots dans une langue qu'on ne parlait plus, *à la Ville & à l'Univers.* (*) Le Gangaride ne pouvait comprendre que deux doigts puſſent atteindre ſi loin.

Il vit bientôt défiler toute la cour du maître du monde; elle était compoſée de graves perſonnages, les uns en robes rouges, les autres en violet; preſque tous regardaient le bel Amazan en adouciſſant les yeux; ils lui faiſaient des revérences, & ſe diſaient l'un à l'autre, *San Martino, che bel' ragazzo! San Pancratio, che bel' fanciullo!*

Les ardents, dont le métier était de montrer aux étrangers les curioſités de la ville, s'empreſſérent de lui faire



(*) Urbi & Orbi.

voir des mazures où un muletier ne voudrait pas passer la nuit, mais qui avaient été autrefois de dignes monuments de la grandeur d'un peuple Roi. Il vit encor des tableaux de deux cent ans, & des statues de plus de vingt siècles, qui lui parurent des chefs-d'œuvre. Faites vous encor de pareils ouvrages? Non, Vôtre Excellence, lui répondit un des ardents, mais nous méprisons le reste de la terre, parce que nous conservons ces raretés. Nous sommes des espèces de fripiers qui tirons nôtre gloire des vieux habits qui restent dans nos magazins.

Amazan voulut voir le palais du Prince, on l'y conduisit. Il vit des hommes en violet qui comptaient l'argent des revenus de l'état, tant d'une terre située sur le Danube, tant d'une autre sur la Loire, ou sur le Guadalquivir, ou sur la Vistule. Oh oh, dit Amazan après avoir consulté sa carte de

géographie, vôtre maître possède donc toute l'Europe comme ces anciens héros des sept montagnes? Il doit posséder l'univers entier de droit divin, lui répondit un violet; & même il a été un temps où ses prédécesseurs ont aproché de la Monarchie universelle; mais leurs successeurs ont la bonté de se contenter aujourd'hui de quelque argent que les Rois leurs sujets leur font payer en forme de tribut.

Votre Maître est donc en effet le Roi des Rois, c'est donc là son titre? dit Amazan. Non, vôtre Excellence, son titre est *serviteur des serviteurs*; il est originairement poissonnier & portier, & c'est pourquoi les emblêmes de sa dignité sont des clefs & des filets; mais il donne toujours des ordres à tous les Rois. Il n'y a pas longtems qu'il envoya cent & un commandements à un Roi du pays des Celtes, & le Roi obéit.

Vôtre poissonnier, dit Amazan, envoya donc cinq ou six cent mille hommes pour faire exécuter ses cent & une volontés?

Point du tout, votre Excellence, nôtre Saint Maître n'est pas assez riche pour soudoyer dix mille soldats; mais il a quatre à cinq cent mille prophêtes divins distribués dans les autres pays. Ces prophêtes de toutes couleurs sont, comme de raison, nourris aux dépens des peuples; ils annoncent de la part du ciel que mon Maître peut avec ses clefs ouvrir & fermer toutes les serrures, & sur-tout celles des coffres forts. Un prêtre Normand qui avait auprès du Roi dont je vous parle, la charge de confident de ses pensées, le convainquit qu'il devait obéir sans replique aux cent & une pensées de mon maître; car il faut que vous sachiez qu'une des prérogatives du Vieux des sept montagnes est

d'avoir toujours raiſon, ſoit qu'il daigne parler, ſoit qu'il daigne écrire.

Parbleu, dit Amazan, voilà un ſingulier homme; je ſerais curieux de diner avec lui. Votre Excellence, quand vous ſeriez Roi, vous ne pouriez manger à ſa table; tout ce qu'il pourait faire pour vous, ce ſerait de vous en faire ſervir une à côté de lui plus petite & plus baſſe que la ſienne. Mais ſi vous voulez avoir l'honneur de lui parler, je lui demanderai audiance pour vous, moyennant la *buona mancia* que vous aurez la bonté de me donner. Très-volontiers, dit le Gangaride. Le violet s'inclina. Je vous introduirai demain, dit-il; vous ferez trois génuflexions, & vous baiſerez les pieds du Vieux des ſept montagnes. A ces mots Amazan fit de ſi prodigieux éclats de rire, qu'il fut prêt de ſuffoquer; il ſortit en ſe tenant les

côtés, & rit aux larmes pendant tout le chemin, jusqu'à-ce qu'il fut arrivé à son hôtellerie, où il rit encore très-longtems.

A son diner, il se présenta vingt hommes sans barbe & vingt violons qui lui donnèrent un concert. Il fut courtisé le reste de la journée par les Seigneurs les plus importans de la ville; ils lui firent des propositions encore plus étranges que celles de baiser les pieds du Vieux des sept montagnes. Comme il était extrêmement poli, il crut d'abord que ces messieurs le prenaient pour une dame, & les avertit de leur méprise avec l'honnêteté la plus circonspecte. Mais étant pressé un peu vivement par deux ou trois des plus déterminés violets, il les jetta par les fenêtres, sans croire faire un grand sacrifice à la belle Formosante. Il quitta au plus vite cette ville des maîtres du monde, où il fallait baiser un vieillard

à l'orteil, comme si sa joue était à son pied, & où l'on n'abordait les jeunes gens qu'avec des cérémonies encore plus bizarres.

§. 10.

De province en province ayant toujours repoussé les agaceries de toute espèce, toujours fidèle à la Princesse de Babilone, toujours en colère contre le Roi d'Egypte, ce modèle de constance parvint à la capitale nouvelle des Gaules. Cette ville avait passé comme tant d'autres par tous les degrés de la barbarie, de l'ignorance, de la sottise & de la misère. Son premier nom avait été, la boue & la crotte; ensuite elle avait pris celui d'Isis, du culte d'Isis parvenu jusques chez elle. Son premier Sénat avait été une compagnie de bateliers. Elle avait été longtems esclave des héros déprédateurs des sept

montagnes, & après quelques siècles d'autres héros brigands venus de la rive ultérieure du Rhin, s'étaient emparés de son petit terrein.

Le tems qui change tout, en avait fait une ville dont la moitié était très noble & très agréable, l'autre un peu grossiére & ridicule: c'était l'emblême de ses habitans. Il y avait dans son enceinte environ cent mille personnes au moins qui n'avaient rien à faire qu'à jouer & à se divertir. Ce peuple d'oisifs jugeait des arts que les autres cultivaient. Ils ne savaient rien de ce qui se passait à la cour; quoiqu'elle ne fût qu'à quatre petits milles d'eux, il semblait qu'elle en fût à six cent milles au moins. La douceur de la societé, la gayeté, la frivolité étaient leur importante & leur unique affaire: on les gouvernait comme des enfants à qui l'on prodigue des jouets pour les empêcher de

crier. Si on leur parlait des horreurs qui avaient deux ſiècles auparavant déſolé leur patrie, & des temps épouvantables où la moitié de la nation avait maſſacré l'autre pour des ſophiſmes, ils diſaient qu'en effet celà n'était pas bien; & puis ils ſe mettaient à rire & à chanter des vaudevilles.

Plus les oiſifs étaient polis, plaiſants & aimables, plus on obſervait un triſte contraſte entre eux & des compagnies d'occupés.

Il était parmi ces occupés ou qui prétendaient l'être, une troupe de ſombres fanatiques, moitié abſurdes, moitié fripons, dont le ſeul aſpect contriſtait la terre, & qui l'auraient bouleverſée s'ils l'avaient pu pour ſe donner un peu de crédit. Mais la nation des oiſifs en danſant & en chantant les faiſait rentrer dans leurs cavernes, comme les oiſeaux obligent

les chats-huants à se replonger dans les trous des mazures.

D'autres occupés en plus petit nombre, étaient les conservateurs d'anciens usages barbares contre lesquels la nature effrayée réclamait à haute voix; ils ne consultaient que leurs régistres rongés des vers. S'ils y voyaient une coutume insensée & horrible, ils la regardaient comme une loi sacrée. C'est par cette lâche habitude de n'oser penser par eux-mêmes & de puiser leurs idées dans les débris des temps où l'on ne pensait pas, que dans la ville des plaisirs il était encor des mœurs atroces. C'est par cette raison qu'il n'y avait nulle proportion entre les délits & les peines. On faisait quelquefois souffrir mille morts à un innocent pour lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas commis.

On punissait une étourderie de jeune

homme comme on aurait puni un empoisonnement ou un parricide. Les oisifs en poussaient des cris perçants, & le lendemain ils n'y pensaient plus, & ne parlaient que de modes nouvelles.

Ce peuple avait vu s'écouler un siècle entier, pendant lequel les beaux arts s'élevèrent à un degré de perfection qu'on n'aurait jamais osé espérer; les étrangers venaient alors comme à Babilone admirer les grands monuments d'architecture, les prodiges des jardins, les sublimes efforts de la sculpture & de la peinture. Ils étaient enchantés d'une musique qui allait à l'ame sans étonner les oreilles.

La vraye poësie, c'est-à-dire celle qui est naturelle & harmonieuse, celle qui parle au cœur autant qu'à l'esprit, ne fut connue de la nation que dans cet heureux siècle. De nouveaux genres



d'éloquence déploiérent des beautés sublimes. Les théatres sur-tout retentirent de chefs-d'œuvre dont aucun peuple n'aprocha jamais. Enfin le bon goût se répandit dans toutes les professions, au point qu'il y eut de bons écrivains même chez les Druides.

Tant de lauriers qui avaient levé leurs têtes jusqu'aux nuës se sechèrent bientôt dans une terre épuisée. Il n'en resta qu'un très petit nombre dont les feuilles étaient d'un verd pâle & mourant. La décadence fut produite par la facilité de faire, & par la paresse de bien faire, par la satieté du beau, & par le gout du bizarre. La vanité protégea des artistes qui ramenaient les temps de la barbarie: & cette même vanité en persécutant les talens véritables, les força de quitter leur patrie; les frelons firent disparaître les abeilles.

Presque plus de véritables arts, presque plus de génie, le mérite consistait à raisonner à tort & à travers sur le mérite du siècle passé; le barbouilleur des murs d'un cabaret, critiquait savamment les tableaux des grands peintres, les barbouilleurs de papier défiguraient les ouvrages des grands écrivains. L'ignorance & le mauvais gout avaient d'autres barbouilleurs à leurs gages; on répétait les mêmes choses dans cent volumes sous des titres différens. Tout était ou dictionaire ou brochure. Un gazetier Druide écrivait deux fois par semaine les annales obscures de quelques énergumènes ignorés de la nation, & de prodiges célestes opérés dans des galetas par de petits gueux & de petites gueuses; d'autres ex-druides vétus de noir, prêts de mourir de colère & de faim, se plaignaient dans cent écrits qu'on ne leur permit plus de

tromper les hommes & qu'on laissât ce droit à des boucs vétus de gris. Quelques archidruides imprimaient des libelles diffamatoires.

Amazan ne savait rien de tout cela; & quand il l'aurait sçu, il ne s'en serait guères embarrassé, n'ayant la tête remplie que de la Princesse de Babilone, du Roi d'Egypte, & de son serment inviolable de mépriser toutes les coquetteries des dames dans quelque pays que le chagrin conduisît ses pas.

Toute la populace légère, ignorante, & toujours poussant à l'excès cette curiosité naturelle au genre humain, s'empressa longtems autour de ses licornes; les femmes plus sensées forcèrent les portes de son hotel pour contempler sa personne.

Il témoigna d'abord à son hôte quelque désir d'aller à la cour; mais des oisifs de bonne compagnie qui se trouvèrent

vèrent là par hazard, lui dirent que ce n'était plus la mode, que les tems étaient bien changés, & qu'il n'y avait plus de plaisirs qu'à la ville. Il fut invité le soir même à souper par une Dame dont l'esprit & les talents étaient connus hors de sa patrie, & qui avait voyagé dans quelques pays où Amazan avait passé. Il gouta fort cette Dame & la societé rassemblée chez elle. La liberté y était décente, la gayeté n'y était point bruyante, la science n'y avait rien de rebutant, & l'esprit rien d'aprêté. Il vit que le nom de bonne compagnie n'est pas un vain nom, quoiqu'il soit souvent usurpé. Le lendemain il dina dans une societé non moins aimable, mais beaucoup plus voluptueuse. Plus il fut satisfait des convives, plus on fut content de lui. Il sentait son ame s'amollir & se dissoudre comme les Aromates de son pays se fon-

dent doucement à un feu modéré, & s'exhalent en parfums délicieux.

Après le diner on le mena à un spectacle enchanteur, condamné par les Druides, parce qu'il leur enlevait les auditeurs dont ils étaient les plus jaloux. Ce spectacle était un composé de vers agréables, de chants délicieux, de danses qui exprimaient les mouvements de l'ame, & de perspectives qui charmaient les yeux en les trompant. Ce genre de plaisir qui rassemblait tant de genres n'était connu que sous un nom étranger; il s'appelait *Opéra*, ce qui signifiait autrefois dans la langue des sept montagnes, travail, soin, occupation, industrie, entreprise, besogne, affaire. Cette affaire l'enchanta. Une fille surtout le charma par sa voix mélodieuse, & par les graces qui l'accompagnaient: cette fille *d'affaire* après le spectacle lui fut présentée par ses

nouveaux amis. Il lui fit présent d'une poignée de diamants. Elle en fut si reconnaissante qu'elle ne put le quitter du reste du jour. Il soupa avec elle, & pendant le repas il oublia sa sobrieté, & après le repas il oublia son serment d'être toujours insensible à la beauté, & inéxorable aux tendres coquetteries. Quel exemple de la faiblesse humaine !

La belle Princesse de Babilone arrivait alors avec le phénix, sa femme de chambre Irla & ses deux cent cavaliers Gangarides montés sur leurs Licornes. Il fallut attendre assez longtemps pour qu'on ouvrit les portes. Elle demanda d'abord si le plus beau des hommes, le plus courageux, le plus spirituel & le plus fidèle était encor dans cette ville. Les Magistrats virent bien qu'elle voulait parler d'Amazan. Elle se fit conduire à son hôtel, elle entra le cœur palpitant d'amour; toute son ame était

pénétrée de l'inexprimable joye de revoir enfin dans ſon amant le modèle de la conſtance. Rien ne put l'empêcher d'entrer dans ſa chambre; les rideaux étaient ouverts; elle vit le bel Amazan dormant entre les bras d'une jolie brune. Ils avaient tous deux un très grand beſoin de repos.

Formoſante jetta un cri de douleur qui retentit dans toute la maiſon, mais qui ne put éveiller ni ſon couſin, ni la fille *d'affaire*. Elle tomba pâmée entre les bras d'Irla. Dès qu'elle eut repris ſes ſens, elle ſortit de cette chambre fatale avec une douleur mêlée de rage. Irla s'informa quelle était cette jeune demoiſelle qui paſſait des heures ſi douces avec le bel Amazan. On lui dit que c'était une fille *d'affaire* fort complaiſante, qui joignait à ſes talents celui de chanter avec aſſez de grace. O juſte ciel! ô puiſſant Oroſmade! s'écriait

la belle Princesse de Babilone toute en pleurs, par qui suis-je trahie & pour qui! ainsi donc celui qui a refusé pour moi tant de Princesses m'abandonne pour une farceuse des Gaules! non, je ne pourai survivre à cet affront.

Madame, lui dit Irla, voilà comme sont faits tous les jeunes gens d'un bout du monde à l'autre; fussent-ils amoureux d'une beauté descendue du ciel, ils lui feraient dans de certains moments des infidélités pour une servante de cabaret.

C'en est fait, dit la Princesse, je ne le reverrai de ma vie; partons dans l'instant même, & qu'on attelle mes Licornes. Le Phénix la conjura d'attendre au moins qu'Amazan fût éveillé, & qu'il pût lui parler. Il ne le mérite pas, dit la Princesse; vous m'offenseriez cruellement; il croirait que je vous ai prié de lui faire des repro-

ches, & que je veux me raccommoder avec lui; si vous m'aimez, n'ajoutez pas cette injure à l'injure qu'il m'a faite. Le phénix qui après tout devait la vie à la fille du Roi de Babilone, ne put lui désobéïr. Elle repartit avec tout son monde. Où allons-nous, madame? lui demandait Irla; je n'en sais rien, répondait la Princesse; nous prendrons le premier chemin que nous trouverons; pourvu que je fuie Amazan pour jamais, je suis contente. Le Phénix qui était plus sage que Formosante, parce qu'il était sans passion, la consolait en chemin; il lui remontrait avec douceur qu'il était triste de se punir pour les fautes d'un autre; qu'Amazan lui avait donné des preuves assez éclatantes & assez nombreuses de fidélité pour qu'elle pût lui pardonner de s'être oublié un moment; que c'était un juste à qui la grace

d'Orosmade avait manqué; qu'il n'en serait que plus constant désormais dans l'amour & dans la vertu; que le désir d'expier sa faute le mettrait au-dessus de lui-même; qu'elle n'en serait que plus heureuse; que plusieurs grandes Princesses avant elle avaient pardonné de semblables écarts & s'en étaient bien trouvées; il lui en raportait des exemples; & il possédait tellement l'art de conter, que le cœur de Formosante fut enfin plus calme & plus paisible; elle aurait voulu n'être point si-tôt partie; elle trouvait que ses Licornes allaient trop vite: mais elle n'osait revenir sur ses pas; combattue entre l'envie de pardonner & celle de montrer sa colère, entre son amour & sa vanité, elle laissait aller ses Licornes; elle courait le monde selon la prédiction de l'oracle de son père.

Amazan à son réveil aprend l'arrivée & le départ de Formosante & du Phénix ; il aprend le désespoir & le couroux de la Princesse ; on lui dit qu'elle a juré de ne lui pardonner jamais : Il ne me reste plus, s'écria-t-il, qu'à la suivre & à me tuer à ses pieds.

Ses amis de la bonne compagnie des oisifs accoururent au bruit de cette avanture ; tous lui remontrérent qu'il valait infiniment mieux demeurer avec eux ; que rien n'était comparable à la douce vie qu'ils menaient dans le sein des arts & d'une volupté tranquille & délicate ; que plusieurs étrangers & des Rois mêmes avaient préféré ce repos si agréablement occupé & si enchanteur, à leur patrie & à leur trône ; que d'ailleurs sa voiture était brisée, & qu'un sellier lui en faisait une à la nouvelle mode ; que le meilleur tailleur de la ville lui avait déja coupé une dou-

zaine d'habits du dernier goût ; que les Dames les plus ſpirituelles & les plus aimables de la ville chez qui on jouait très bien la comédie, avaient retenu chacune leur jour pour lui donner des fêtes. La fille *d'affaires* pendant ce temps-là prenait ſon chocolat à ſa toilette, riait, chantait, & faiſait des agaceries au bel Amazan, qui s'aperçut enfin qu'elle n'avait pas le ſens d'un oiſon.

Comme la ſincérité, la cordialité, la franchiſe, ainſi que la magnanimité & le courage, compoſaient le caractère de ce grand Prince, il avait conté ſes malheurs & ſes voyages à ſes amis ; ils ſavaient qu'il était couſin iſſu de germain de la Princeſſe ; ils étaient informés du baiſer funeſte donné par elle au Roi d'Egypte ; on ſe pardonne, lui dirent-ils, ces petites fraſques entre parents, ſans quoi il faudrait paſſer ſa vie dans d'éternelles querelles : rien n'ébranla ſon deſ-

sein de courir après Formosante ; mais sa voiture n'étant pas prête, il fut obligé de passer trois jours parmi les oisifs dans les fêtes & dans les plaisirs : enfin, il prit congé d'eux en les embrassant, en leur faisant accepter les diamants de son pays les mieux montés, en leur recommandant d'être toujours légers & frivoles, puisqu'ils n'en étaient que plus aimables & plus heureux. Les Germains, disait-il, sont les vieillards de l'Europe, les peuples d'Albion sont les hommes faits, les habitans de la Gaule sont les enfans, & j'aime à jouer avec eux.

§. II.

Ses guides n'eurent pas de peine à suivre la route de la Princesse ; on ne parlait que d'elle & de son gros oiseau. Tous les habitans étaient encor dans l'entousiasme de l'admiration. Les

peuples de la Dalmatie & de la Marche d'Ancône éprouvèrent depuis une surprise moins délicieuse, quand ils virent une maison voler dans les airs; les bords de la Loire, de la Dordogne, de la Garonne, de la Gironde, retentissaient encor d'acclamations.

Quand Amazan fut aux pieds des Pirénées, les Magistrats & les Druides du pays lui firent danser malgré lui un tambourin; mais sitôt qu'il eut franchi les Pirénées, il ne vit plus de gayeté & de joye. S'il entendit quelques chansons de loin à loin, elles étaient toutes sur un ton triste: les habitans marchaient gravement avec des grains enfilés & un poignard à leur ceinture. La nation vétue de noir semblait être en deuil. Si les domestiques d'Amazan interrogeaient les passans, ceux-ci répondaient par signes; si on entrait dans une hotellerie, le maître de la

maiſon enſeignait aux gens en trois paroles qu'il n'y avait rien dans la maiſon, & qu'on pouvait envoier chercher à quelques milles les choſes dont on avait un beſoin preſſant.

Quand on demandait à ces ſilentiaires s'ils avaient vu paſſer la belle Princeſſe de Babilone, ils répondaient avec moins de briéveté, nous l'avons vue, elle n'eſt pas ſi belle, il n'y a de beau que les teints bazanés; elle étale une gorge d'albâtre qui eſt la choſe du monde la plus dégoutante, & qu'on ne connait preſque point dans nos climats.

Amazan avançait vers la province arroſée du Bétis. Il ne s'était pas écoulé plus de douze mille années depuis que ce pays avait été découvert par les Tyriens, vers le même temps qu'ils firent la découverte de la grande Ile Atlantide ſubmergée quelques ſié-

cles après. Les Tyriens cultivérent la Bétique que les naturels du pays laissaient en friche, prétendant qu'ils ne devaient se mêler de rien, & que c'était aux Gaulois leurs voisins à venir cultiver leurs terres. Les Tiriens avaient amené avec eux des Palestins, qui dès ce temps là couraient dans tous les climats pour peu qu'il y eût de l'argent à gagner. Ces Palestins en prêtant sur gages à cinquante pour cent avaient attiré à eux presque toutes les richesses du pays. Cela fit croire aux peuples de la Bétique que les Palestins étaient sorciers; & tous ceux qui étaient accusés de magie étaient brulés sans miséricorde par une compagnie de Druides qu'on appellait les rechercheurs ou les antropokaies. Ces prêtres les revétaient d'abord d'un habit de masque, s'emparaient de leurs biens, & récitaient dévotement les propres prié-

res des Paleſtins, tandis qu'on les cuiſait à petit feu *por l'amor de Dios*.

La Princeſſe de Babilone avait mis pied à terre dans la Ville qu'on apella depuis Sévilla. Son deſſein était de s'embarquer ſur le Bétis pour retourner par Tyr à Babilone, revoir le Roi Bélus ſon père, & oublier ſi elle pouvait ſon infidèle amant, ou bien le demander en mariage. Elle fit venir chez elle deux Paleſtins qui faiſaient toutes les affaires de la cour. Ils devaient lui fournir trois vaiſſeaux. Le Phénix fit avec eux tous les arrangements néceſſaires, & convint du prix après avoir un peu diſputé.

L'hôteſſe était fort dévote, & ſon mari non moins dévot était Familier, c'eſt-à-dire eſpion des Druides rechercheurs Antropokaies; il ne manqua pas de les avertir qu'il avait dans ſa maiſon une ſorcière & deux Paleſ-

tins qui faifaient un pacte avec le diable déguifé en gros oifeau doré. Les rechercheurs aprenant que la Dame avait une prodigieufe quantité de diamants, la jugèrent incontinent forcière; ils attendirent la nuit pour enfermer les deux cent cavaliers & les Licornes qui dormaient dans de vaftes écuries: car les rechercheurs font poltrons.

Après avoir bien barricadé les portes, ils fe faifirent de la Princeffe & d'Irla; mais ils ne purent prendre le Phénix qui s'envola à tire d'aîles: il fe doutait bien qu'il trouverait Amazan fur le chemin des Gaules à Sevilla.

Il le rencontra fur la frontiére de la Bétique, & lui aprit le défaftre de la Princeffe. Amazan ne put parler, il était trop faifi, trop en fureur; il s'arme d'une cuiraffe d'acier damafquinée d'or, d'une lance de douze pieds,

de deux javelots & d'une épée tranchante appellée la fulminante, qui pouvait fendre d'un ſeul coup des arbres, des rochers & des Druides; il couvre ſa belle tête d'un caſque d'or ombragé de plumes de héron & d'autruche. C'était l'ancienne armure de Magog, dont ſa ſœur Aldée lui avait fait préſent dans ſon voyage en Scythie; le peu de ſuivants qui l'accompagnaient, montent comme lui chacun ſur ſa Licorne.

Amazan en embraſſant ſon cher Phénix ne lui dit que ces triſtes paroles; je ſuis coupable; ſi je n'avais pas couché avec une fille *d'affaires* dans la Ville des Oiſifs, la belle Princeſſe de Babilone ne ſerait pas dans cet état épouvantable; courons aux Antropokaies; il entre bientôt dans Sevilla: quinze cent Alguaſils gardaient les portes de l'enclos où les deux cent

Gan-

Gangarides & leurs Licornes étaient renfermés ſans avoir à manger; tout était préparé pour le ſacrifice qu'on allait faire de la Princeſſe de Babilone, de ſa femme de chambre Irla, & des deux riches Paleſtins.

Le grand Antropokaie entouré de ſes petits Antropokaies était déja ſur ſon tribunal ſacré; une foule de Sévillois portant des grains enfilés à leurs ceintures joignait les deux mains ſans dire un mot; & l'on amenait la belle Princeſſe, Irla, & les deux Paleſtins les mains liées derrière le dos, & vétus d'un habit de maſque.

Le Phénix entre par une lucarne dans la priſon où les Gangarides commençaient déja à enfoncer les portes. L'invincible Amazan les briſait en déhors. Ils ſortent tout armés, tous ſur leurs Licornes; Amazan ſe met à leur tête. Il n'eut pas de peine à

renverser les alguafils, les familiers; les prêtres Antropokaies; chaque Licorne en perçait des douzaines à la fois. La fulminante d'Amazan coupait en deux tous ceux qu'il rencontrait; le peuple fuyait en manteau noir & en fraise sale, toujours tenant à la main ses grains bénis *por l'amor de Dios*.

Amazan saisit de sa main le grand rechercheur sur son tribunal, & le jette sur le bucher qui était préparé à quarante pas; il y jetta aussi les autres petits rechercheurs l'un après l'autre. Il se prosterne ensuite aux pieds de Formosante. Ah! que vous êtes aimable, dit-elle, & que je vous adorerais, si vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille *d'affaire*!

Tandis qu'Amazan faisait sa paix avec la Princesse, tandis que ses Gangarides entassaient dans le bucher les

corps de tous les Antropokaies, & que les flammes s'élevaient jusqu'aux nues, Amazan vit de loin comme une armée qui venait à lui. Un vieux Monarque la couronne en tête s'avançait sur un char traîné par huit mules attelées avec des cordes; cent autres chars suivaient. Ils étaient accompagnés de graves personnages en manteau noir & en fraize, montés sur de très beaux chevaux; une multitude de gens à pied suivait en cheveux gras & en silence.

D'abord Amazan fit ranger autour de lui ses Gangarides & s'avança la lance en arrêt. Dès que le Roi l'aperçut, il ôta sa couronne, descendit de son char, embrassa l'étrier d'Amazan, & lui dit: Homme envoyé de Dieu, vous êtes le vengeur du genre humain, le libérateur de ma patrie, mon protecteur. Ces monstres sacrés

dont vous avez purgé la terre étaient mes maîtres au nom du Vieux des sept montagnes; j'étais forcé de souffrir leur puissance criminelle. Mon peuple m'aurait abandonné si j'avais voulu seulement modérer leurs abominables atrocités. D'aujourd'hui je respire, je régne, & je vous le dois.

Ensuite il baisa respectueusement la main de Formosante, & la suplia de vouloir bien monter avec Amazan, Irla & le Phénix dans son carosse à huit mules. Les deux Palestins banquiers de la cour, encor prosternés à terre de frayeur & de reconnaissance, se relevèrent; & la troupe des Licornes suivit le Roi de la Bétique dans son palais.

Comme la dignité du Roi d'un peuple grave exigeait que ses mules allassent au petit pas, Amazan & Formosante eurent le temps de lui conter

leurs avantures. Il entretint aussi le Phénix, il l'admira & le baisa cent fois. Il comprit combien les peuples d'Occident qui mangeaient les animaux, & qui n'entendaient plus leur langage, étaient ignorants, brutaux & barbares; que les seuls Gangarides avaient conservé la nature & la dignité primitive de l'homme; mais il convenait surtout que les plus barbares des mortels étaient ces rechercheurs Antropokaies dont Amazan venait de purger le monde. Il ne cessait de le bénir & de le remercier. La belle Formosante oubliait déja l'avanture de la fille *d'affaire*, & n'avait l'ame remplie que de la valeur du héros qui lui avait sauvé la vie. Amazan instruit de l'innocence du baiser donné au Roi d'Egypte & de la résurrection du Phénix, goûtait une joye pure, & était enyvré du plus violent amour.

On dina au palais, & on y fit assez mauvaise chère. Les cuisiniers de la Bétique étaient les plus mauvais de l'Europe. Amazan conseilla d'en faire venir des Gaules. Les musiciens du Roi exécutèrent pendant le repas cet air célèbre qu'on apella dans la suite des siècles, les folies d'Espagne. Après le repas on parla d'affaires.

Le Roi demanda au bel Amazan, à la belle Formosante & au beau Phé[illegible], ce qu'ils prétendaient devenir. Pour moi, dit Amazan, mon intention est de retourner à Babilone dont je suis l'héritier présomptif, & de demander, à mon oncle Bélus, ma cousine issuë de germaine l'incomparable Formosante, à moins qu'elle n'aime mieux vivre avec moi chez les Gangarides.

Mon dessein, dit la Princesse, est assurément de ne jamais me séparer

de mon coufin iffu de germain. Mais je crois qu'il convient que je me rende auprès du Roi mon père, d'autant plus qu'il ne m'a donné permiffion que d'aller en pélerinage à Baffora, & que j'ai couru le monde. Pour moi, dit le Phénix, je fuivrai par-tout ces deux tendres & généreux amans.

Vous avez raifon, dit le Roi de la Bétique. Mais le retour à Babilone n'eft pas fi aifé que vous le penfez. Je fais tous les jours des nouvelles de ce païs-là par les vaiffeaux Tyriens, & par mes banquiers Paleftins, qui font en correfpondance avec tous les peuples de la terre. Tout eft en armes vers l'Euphrate & le Nil. Le Roi de Scythie redemande l'héritage de fa femme à la tête de trois cent mille guerriers tous à cheval. Le Roi d'Egypte & le Roi des Indes défolent auffi les bords du Tigre & de l'Euphrate chacun à la

tête de trois cent mille hommes, pour ſe venger de ce qu'on s'eſt moqué d'eux. Pendant que le Roi d'Egypte eſt hors de ſon païs, ſon ennemi le Roi d'Ethiopie ravage l'Egypte avec trois cent mille hommes; & le Roi de Babilone n'a encore que ſix cent mille hommes ſur pied pour ſe défendre.

Je vous avouë, continua le Roi, que lorſque j'entends parler de ces prodigieuſes armées que l'Orient vomit de ſon ſein, & de leur étonnante magnificence; quand je les compare à nos petits corps de vingt à trente mille ſoldats, qu'il eſt ſi difficile de vétir & de nourir, je ſuis tenté de croire que l'Orient a été fait bien longtems avant l'Occident. Il ſemble que nous ſoyons ſortis avant-hier du cahos, & hier de la barbarie.

Sire, dit Amazan, les derniers venus l'emportent quelquefois ſur ceux

qui ſont entrés les premiers dans la carriére. On penſe dans mon païs que l'homme eſt originaire de l'Inde, mais je n'en ai aucune certitude.

Et vous, dit le Roi de la Bétique au Phénix, qu'en penſez-vous? Sire, répondit le phénix, je ſuis encore trop jeune pour être inſtruit de l'antiquité. Je n'ai vécu qu'environ vingt-ſept mille ans; mais mon père, qui avait vécu cinq fois cet âge, me diſait qu'il avait apris de ſon père que les contrées de l'Orient avaient toujours été plus peuplées & plus riches que les autres. Il tenait de ſes ancêtres que les générations de tous les animaux avaient commencé ſur les bords du Gange. Pour moi, je n'ai pas la vanité d'être de cette opinion. Je ne puis croire que les renards d'Albion, les marmotes des Alpes, & les loups de la Gaule viennent de mon païs; de même que je ne crois pas

que les ſapins & les chênes de vos contrées deſcendent des palmiers & des cocotiers des Indes.

Mais, d'où venons-nous donc? dit le Roi. Je n'en ſais rien, dit le Phénix. Je voudrais ſeulement ſavoir où la belle Princeſſe de Babilone & mon cher ami Amazan pourront aller. Je doute fort, repartit le Roi, qu'avec ſes deux cent Licornes il ſoit en état de percer à travers tant d'armées de trois cent mille hommes chacune. Pourquoi non? dit Amazan.

Le Roi de la Bétique ſentit le ſublime du Pourquoi non? mais il crut que le ſublime ſeul ne ſuffiſait pas contre des armées innombrables. Je vous conſeille, dit-il, d'aller trouver le Roi d'Ethiopie; je ſuis en rélation avec ce Prince noir par le moyen de mes Paleſtins. Je vous donnerai des Lettres pour lui. Puiſqu'il eſt l'ennemi du Roi

d'Egypte, il sera trop heureux d'être fortifié par votre alliance. Je puis vous aider de deux mille hommes très-sobres & très-braves; il ne tiendra qu'à vous d'en engager autant chez les peuples qui demeurent, ou plutôt qui sautent au pied des Pirénées, & qu'on apelle Vasques ou Vascons. Envoyez un de vos guerriers sur une Licorne avec quelques diamans; il n'y a point de Vascon qui ne quitte le Castel, c'est-à-dire, la chaumière de son père, pour vous servir. Ils sont infatigables, courageux & plaisans; vous en serez très-satisfait. En attendant qu'ils soient arrivés, nous vous donnerons des fêtes, & nous vous préparerons des vaisseaux. Je ne puis trop reconnaître le service que vous m'avez rendu.

Amazan jouïssait du bonheur d'avoir retrouvé Formosante, & de goûter en paix dans sa conversation tous les char-

mes de l'amour réconcilié, qui valent presque ceux de l'amour naissant.

Bientôt une troupe fiére & joyeuse de Vascons arriva en dansant un tambourin. L'autre troupe fiére & sérieuse de Bétiquois était prête. Le vieux Roi tanné embrassa tendrement les deux amans; il fit charger leurs vaisseaux d'armes, de lits, de jeux d'échecs, d'habits noirs, de golilles, d'ognons, de moutons, de poules, de farine & de beaucoup d'ail, en leur souhaitant une heureuse traversée, un amour constant & des victoires.

La flotte aborda le rivage où l'on dit que tant de siècles après la Phénicienne Didon, sœur d'un Pigmalion, épouse d'un Sichée, ayant quitté cette ville de Tyr, vint fonder la superbe ville de Carthage, en coupant un cuir de bœuf en laniéres, selon le témoignage des plus graves auteurs de l'antiquité, lesquels n'ont

jamais conté de fables, & selon les professeurs qui ont écrit pour les petits garçons ; quoiqu'après tout il n'y ait jamais eu personne à Tyr qui se soit apellé Pigmalion, ou Didon, ou Sichée, qui sont des noms entiérement Grecs, & quoiqu'enfin il n'y eût point de Roi à Tyr en ces tems-là.

La superbe Carthage n'était point encor un port de mer ; il n'y avait là que quelques Numides qui faisaient sécher des poissons au soleil. On côtoya la Bizacène & les Syrthes, les bords fertiles, où furent depuis Cyrène & la grande Chersonèse.

Enfin on arriva vers la première embouchure du fleuve sacré du Nil. C'est à l'extrémité de cette terre fertile que le port du Canope recevait déja les vaisseaux de toutes les nations commerçantes, sans qu'on sçût si le Dieu Canope avait fondé le port, ou si

les habitants avaient fabriqué le Dieu; ni si l'étoile Canope avait donné son nom à la ville, ou si la ville avait donné le sien à l'étoile: tout ce qu'on en savait, c'est que la ville & l'étoile étaient fort anciennes; & c'est tout ce qu'on peut savoir de l'origine des choses, de quelque nature quelle puissent être.

Ce fut là que le Roi d'Ethiopie ayant ravagé toute l'Egypte, vit débarquer l'invincible Amazan, & l'adorable Formosante. Il prit l'un pour le Dieu des combats, & l'autre pour la Déesse de la beauté. Amazan lui présenta la lettre de recommandation du Roi d'Espagne. Le Roi d'Ethiopie donna d'abord des fêtes admirables suivant la coutume indispensable des temps héroïques. Ensuite on parla d'aller exterminer les trois cent mille hommes du Roi d'Egypte, les

trois cent mille de l'Empereur des Indes, & les trois cent mille du grand Kan des Scythes, qui assiégeaient l'immense, l'orgueilleuse, la voluptueuse ville de Babilone.

Les deux mille Espagnols qu'Amazan avait amenés avec lui, dirent qu'ils n'avaient que faire du Roi d'Ethiopie pour secourir Babilone ; que c'était assez que leur Roi leur eût ordonné d'aller la délivrer, qu'il suffisait d'eux pour cette expédition.

Les Vascons dirent qu'ils en avaient bien fait d'autres, qu'ils battraient tout seuls les Egyptiens, les Indiens & les Scythes, & qu'ils ne voulaient marcher avec les Espagnols qu'à condition que ceux-ci seroient à l'arriére-garde.

Les deux cent Gangarides se mirent à rire des prétentions de leurs alliés, & ils soutinrent qu'avec cent Licornes seulement ils feraient fuir tous les Rois

de la terre. La belle Formosante les apaisa par sa prudence & par ses discours enchanteurs. Amazan présenta au Monarque noir ses Gangarides, ses Licornes, les Espagnols, les Vascons & son bel oiseau.

Tout fut prêt bientôt pour marcher par Memphis, par Héliopolis, par Arsinoé, par Pétra, par Artémite, par Sora, par Apamée pour aller attaquer les trois Rois, & pour faire cette guerre mémorable devant laquelle toutes les guerres que les hommes ont fait depuis n'ont été que des combats de coqs & de cailles.

Chacun sait comment le Roi d'Ethiopie devint amoureux de la belle Formosante, & comment il la surprit au lit, lorsqu'un doux sommeil fermait ses longues paupiéres. On se souvient qu'Amazan, témoin de ce spectacle, crut voir le jour & la nuit couchans en-

ensemble. On n'ignore pas qu'Amazan, indigné de l'affront, tira soudain sa fulminante, qu'il coupa la tête perverse du Nègre insolent, & qu'il chassa tous les Ethiopiens d'Egypte; ces prodiges ne sont-ils pas écrits dans le Livre des Chroniques d'Egypte? La renommée a publié de ses cent bouches les victoires qu'il remporta sur les trois Rois avec ses Espagnols, ses Vascons & ses Licornes. Il rendit la belle Formosante à son père. Il délivra toute la suite de sa maîtresse que le Roi d'Egypte avait réduite en esclavage. Le grand Can des Scythes se déclara son Vassal; & son mariage avec la Princesse Aldée fut confirmé. L'invincible & généreux Amazan, reconnu pour héritier du Royaume de Babilone, entra dans la ville en triomphe avec le Phénix en présence de cent Rois tributaires. La fête de son

mariage surpassa en tout celle que le Roi Bélus avait donnée. On servit à table le bœuf Apis roti. Le Roi d'Egypte & celui des Indes donnèrent à boire aux deux époux ; & ces noces furent célébrées par cinq cent grands poëtes de Babilone.

O Muses ! qu'on invoque toujours au commencement de son ouvrage, je ne vous implore qu'à la fin. C'est en vain qu'on me reproche de dire graces sans avoir dit *benedicite*. Muses ! vous n'en serez pas moins mes protectrices. Empêchez que des continuateurs téméraires ne gâtent par leurs fables les vérités que j'ai enseignées aux mortels dans ce fidèle récit ; ainsi qu'ils ont osé falsifier Candide, l'Ingénu, & les chastes avantures de la chaste Jeanne qu'un ex-capucin a défigurées par des vers dignes des capucins dans des éditions Bataves. Qu'ils

ne faſſent pas ce tort à mon Typographe chargé d'une nombreuſe famille, & qui poſſède à peine de quoi avoir des caractères, du papier & de l'encre.

O Muſes ! impoſez ſilence au déteſtable Cogé, profeſſeur de bavarderie au Collège Mazarin, qui n'a pas été content des diſcours moraux de Béliſaire & de l'Empereur Juſtinien, & qui a écrit de vilains libelles diffamatoires contre ces deux grands hommes.

Mettez un baillon au pédant Larcher, qui ſans ſavoir un mot de l'ancien Babilonien, ſans avoir voyagé comme moi ſur les bords de l'Euphrate & du Tigre, a eu l'impudence de ſoutenir que la belle Formoſante fille du plus grand Roi du monde, & la princeſſe Aldée, & toutes les femmes de cette reſpectable cour, allaient coucher avec tous les

palfreniers de l'Afie pour de l'argent dans le grand temple de Babilone, par principe de religion. Ce libertin de collège, vôtre ennemi & celui de la pudeur, accufe les belles Egyptiennes de *Mendès*, de n'avoir aimé que des boucs, fe propofant en fecret par cet exemple de faire un tour en Egypte pour avoir enfin de bonnes avantures.

Comme il ne connait pas plus le moderne que l'antique, il infinue, dans l'efpérance de s'introduire auprès de quelque vieille, que nôtre incomparable Ninon à l'âge de quatre-vingt ans coucha avec l'abbé Gédouin de l'Académie Françaife, & de celle des infcriptions & belles Lettres. Il n'a jamais entendu parler de l'abbé de Chateauneuf qu'il prend pour l'abbé Gédouin. Il ne connait pas plus Ninon que les filles de Babilone.

Muſes filles du ciel, vôtre ennemi Larcher fait plus; il ſe répand en éloges ſur la pédéraſtie; il oſe dire que tous les bambins de mon pays ſont ſujets à cette infamie. Il croit ſe ſauver en augmentant le nombre des coupables.

Nobles & chaſtes Muſes, qui déteſtez également le pédantiſme & la pédéraſtie, protégez moi contre maître Larcher!

Et vous, maître Aliboron, dit Fréron, ci-devant ſoi diſant Jéſuite; vous dont le Parnaſſe eſt tantôt à Biſſêtre, & tantôt au cabaret du coin; vous à qui on a rendu tant de juſtice ſur tous les théatres de l'Europe, dans l'honnête comédie de l'Ecoſſaiſe, vous, digne fils du prêtre Desfontaines, qui nâquites de ſes amours avec un de ces beaux enfans qui portent un fer & un bandeau comme le fils de Vénus, & qui s'élancent comme lui dans les airs, quoiqu'ils n'aillent ja-

mais qu'au haut des cheminées; mon cher Aliboron, pour qui j'ai toujours eu tant de tendresse, & qui m'avez fait rire un mois de suite du temps de cette Ecossaise; je vous recommande ma Princesse de Babilone; dites en bien du mal afin qu'on la lise.

Je ne vous oublierai point ici, Gazetier Ecclésiastique, illustre orateur des convulsionnaires, père de l'Eglise fondée par l'abbé Bécherand & par Abraham Chaumeix; ne manquez pas de dire dans vos feuilles aussi pieuses qu'éloquentes & sensées, que la Princesse de Babilone est hérétique, déiste & athée. Tâchez surtout d'engager le sieur Riballier à faire condamner la Princesse de Babilone par la Sorbonne; vous ferez grand plaisir à mon libraire à qui j'ai donné cette petite histoire pour ses étrennes.

FIN.